

Si vous citez tout ou partie de l'article, pensez à citer l'auteur et l'ouvrage :

STROBANT Laurie, « Les ouvriers étrangers dans l'industrie du liège varoise au tournant du XX<sup>e</sup> siècle : entre savoir-faire recherché et précarité », *Freinet-Pays des Maures*, n° 13, 2017, p. 37-58.

# Freinet

## Pays des Maures

---



© P.F.

Les objets métalliques du  
Fort-Freinet enfin étudiés

---



Le savoir-faire étranger au  
service de la bouchonnerie  
varoise

---



Instrumentalisation de la  
justice par le seigneur de  
Cogolin au XVIII<sup>e</sup> siècle



Conservatoire du Patrimoine du Freinet  
■ n° 13 ■ 2017

# Freinet

# Pays des Maures

---

Conservatoire du Patrimoine du Freinet ■ n° 13 ■ 2017

# Sommaire

---

Vivre sur le castrum du Fort-Freinet : le témoignage des objets métalliques Olivier THUAUDET.....	5
Les ouvriers étrangers dans l'industrie du liège varoise au tournant du XX <sup>e</sup> siècle : entre savoir-faire recherché et précarité Laurie STROBANT .....	37
Un « lion rugissant » : Joseph-Madelon de Cuers, coseigneur justicier de Cogolin (1764-1789) Fabien SALDUCCI .....	65

**En couverture :**  
objet indéterminé  
appartenant au  
mobilier métallique  
du Fort-Freinet. Photo  
Patrick FANCHON.

# Les ouvriers étrangers dans l'industrie du liège varoise au tournant du XX<sup>e</sup> siècle : entre savoir-faire recherché et précarité

---

*Freinet,  
pays des Maures*  
■ n° 13, 2017,  
Conservatoire  
du Patrimoine  
du Freinet,  
La Garde-Freinet  
(Var)

Les territoires où s'épanouit le travail du liège se trouvent initialement parmi les régions les plus pauvres et les plus isolées de France : les Maures, la vallée de la Gélise prolongée par l'Albret (Lot-et-Garonne) et les Aspres, entre le Tech et le Têt (Pyrénées-Orientales). C'est toutefois le premier territoire cité qui constitue le site de production le plus important de France au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. Ce sont donc, évidemment, les ateliers associés aux suberaies (forêts de chênes-lièges) du massif des Maures et de l'Esterel qui intéressent la présente étude.

Il convient de rappeler que le liège est un matériau naturel exploité depuis des millénaires en Méditerranée. Déjà utilisé par les populations primitives d'Afrique du Nord comme isolant dans la construction<sup>2</sup>, on le retrouve durant l'Antiquité, en Egypte<sup>3</sup> mais aussi en Europe, notamment pour la fabrication de chaussures<sup>4</sup> et pour boucher les liquides, particulièrement sous l'Empire romain<sup>5</sup>. L'usage du liège est ensuite visible de manière épisodique en Europe concernant la chaussure<sup>6</sup> (IV<sup>e</sup> siècle, puis au XV<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle<sup>7</sup>) et comme isolant dans certains bâtiments religieux portugais du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>8</sup>. Après l'effondrement de l'Empire romain, le transport du vin en amphores décline et cède la place au conditionnement en tonneaux longs et étroits, bouchés à l'étoupe ou avec du bois. Au XV<sup>e</sup> siècle, l'art de la verrerie connaît un essor, mais il faut attendre environ deux cents ans pour que l'usage de la bouteille dans le transport du vin se généralise. Les premières bouteilles sont bouchées avec de la paille et du

**Laurie STROBANT,**  
professeure certifiée  
d'histoire-géographie,  
diplômée de l'Ecole  
Normale Supérieure  
de Lyon.

plomb, puis avec du chanvre imbibé d'huile. Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'emploi du liège dans le bouchage se développe parallèlement à l'essor de la production viticole. En France, les statuts de la corporation des bouchonniers sont fixés le 24 août 1726<sup>9</sup>. Un demi-siècle plus tard, les bouchonniers français exportent leur savoir-faire en Espagne, en Catalogne plus particulièrement. La demande de bouchons correspond aussi à l'essor des industries pharmaceutiques et de la parfumerie dont le principal centre, Grasse, est à moins de cinquante kilomètres du massif des Maures. La clientèle des bouchonneries varoises se situe néanmoins à l'échelle nationale<sup>10</sup> et même internationale<sup>A</sup> comme l'attestent les correspondances commerciales. En effet, le développement des voies de communication (route Toulon - Saint-Tropez par La Mole en 1841, chemin de fer de Toulon à Saint-Raphaël en 1860) permet de désenclaver le massif des Maures et de l'ouvrir au commerce international<sup>11</sup>. En outre, la production locale étant insuffisante, ce désenclavement permet aussi d'importer de la matière première du Maghreb colonisé<sup>B</sup> et des péninsules ibérique et italienne. Au XIX<sup>e</sup> siècle, on assiste ainsi au développement de petites entreprises tournées principalement vers la fabrication des bouchons dont la demande s'accroît rapidement. Progressivement, les techniques évoluent, intégrant main-d'œuvre féminine et mécanisation partielle. Les établissements sont souvent de petite taille puisqu'ils sont, pour les neuf dixièmes, situés dans des communes de moins de 5 000 habitants<sup>12</sup>. Toutefois, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, on assiste à une légère augmentation de la taille moyenne des entreprises<sup>13</sup>.

L'essor de l'industrie bouchonnière dynamise les localités de production. Ainsi, les villages des Maures, à l'image de ceux des Aspres ou de la Gélise, n'échappent pas à cette évolution : à Collobrières, la population progresse de 1 159 habitants en 1765 à 1 978 âmes en 1851 ; lors de la même période, la commune du Luc connaît une évolution similaire, passant de 2 320 résidents à 3 441. Mieux encore, la population du Muy fait plus que doubler entre 1765 et 1851, atteignant 2 279 habitants. Dans tous ces villages (ou petites villes), les mentions de bouchonniers se multiplient dans les recensements pendant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Dans les Maures, l'administration ne dénombre que trois fabriques de bouchons en 1812 mais 125 en 1856, réparties dans 28 communes et occupant 1 859 personnes. Dans les Maures et aux alentours, 77 à 135 établissements coexistent entre 1847 et 1912. Les communes varoises concernées par la production de bouchons à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle sont les suivantes : Bagnols-en-Forêt, Bormes-les-Mimosas, Carnoules, Cogolin, Collobrières, Flassans-sur-Issole, Fréjus, Gassin, Gonfaron, Grimaud, Hyères, La Crau, La Garde-Freinet, La Mole, Le Cannet-des-Maures, Le Luc, Le Muy, Les Adrets-de-l'Estérel, Les Arcs, Les Mayons, Montauroux, Pierrefeu, Pignans, Le Plan-de-la-Tour, Puget-sur-Argens, Puget-Ville, Ramatuelle, Saint-Raphaël, Saint-Tropez, Seillans, Solliès-Pont, Trans-en-Provence et Vidauban<sup>14</sup>. Parmi ces localités, une part importante possèdent, au minimum une bouchonnerie et une forêt de chênes-lièges. Les deux localités concentrant le plus de fabriques de bouchons et donc d'ouvriers sont Collobrières et La Garde-Freinet.

Les bouchonneries du Var ont très peu été étudiées dans une perspective d'histoire sociale. Le présent article propose d'axer la réflexion sur l'insertion des travailleurs

**A.** Voir la correspondance commerciale de l'entreprise Alexis de La Garde-Freinet attestant de clients à Milan, à Constantinople et en Europe de l'Est. Archives privées, 1907.

**B.** La correspondance commerciale de l'entreprise Alexis témoigne notamment d'achat de liège en Algérie en 1907. Archives privées.



étrangers au sein de cette industrie rurale. En effet, si les circulations de travailleurs français entre localités bouchonnières du Var sont très présentes<sup>15</sup>, les travailleurs des bouchonneries viennent parfois de beaucoup plus loin et notamment d'Italie et d'Espagne. Il convient de rappeler que le renouvellement de la population par l'immigration s'intensifie à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle dans une France malthusienne. À la Belle Époque (période allant de la fin de la dépression économique des années 1870-1896 au début de la Première Guerre mondiale), le solde naturel stagne et, en fonction des années, est parfois franchement négatif<sup>16</sup>. Une main-d'œuvre étrangère devient alors nécessaire au développement économique du pays. En 1896, les départements des Alpes-Maritimes, du Var, des Bouches-du-Rhône et de la Corse concentrent à eux seuls près des deux tiers de l'immigration italienne<sup>17</sup> ; et une part importante de ces Transalpins présents en Provence est héritière des migrations saisonnières ancestrales. L'intensification des migrations vers la France et leur dimension de plus en plus définitive sont notamment à mettre en relation avec la crise des campagnes surpeuplées qui s'intensifie à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>18</sup>, en Italie, comme dans les autres campagnes des péninsules et îles méditerranéennes (péninsule ibérique, Grèce, Malte...)<sup>19</sup>. Ces éléments

**Les ouvrières sur les machines à rabot de la fabrique de bouchons, Demuth frères, au Muy, 1895. J. David, 90, rue de Courcelles à Levallois-Paris.**

sont à replacer dans le cadre de la première étape de la transition démographique que connaît l'Europe (baisse de la mortalité mais toujours une forte natalité), alors que les structures agraires rurales sont dans l'incapacité d'absorber ce surplus de population et que l'emploi industriel demeure quasi-inexistant dans de nombreuses campagnes. On s'interroge cependant, sans oublier ce cadre général, sur les spécificités qui caractérisent les modalités d'emploi des bouchonniers. En effet, il convient de rappeler que l'immigration italienne a beaucoup été étudiée à l'échelle de la France, à travers de grands ouvrages de référence portant sur l'immigration en général<sup>20</sup> ou sur l'immigration transalpine en particulier<sup>21</sup>. Certains auteurs ont axé leur réflexion sur le rôle de la présence étrangère dans la formation de l'Etat-nation contemporain et de l'idéal républicain qui s'affirme sous la III<sup>e</sup> République, à l'image de Gérard Noiriel<sup>22</sup>. Les Italiens ont pu être étudiés à l'échelle d'une région ou d'un département comme l'ont fait Laure Teulière pour la présence transalpine dans le sud-ouest de la France<sup>23</sup> et Jean-Luc Huart pour la Drôme<sup>24</sup>, ou de grandes villes et/ou de territoires de grandes villes : l'Est parisien pour Marie-Claude Blanc-Chaléard<sup>25</sup>, la Villette pour Judith Rainhorn<sup>26</sup> ou encore plus récemment la ville de Lyon sur deux siècles à travers la thèse de Jean-Luc de Ochandiano<sup>27</sup>. Certains travaux récents ont orienté leur réflexion sur des problématiques spécifiquement frontalières à l'image des recherches de Stéphane Kronenberger<sup>28</sup>, un chercheur dont les travaux montrent aussi toute l'importance de la société de départ dans les processus et les stratégies migratoires<sup>29</sup>.

À l'échelle de l'extrême Sud-est de la France, les migrants d'outre-monts ont été étudiés à travers leur présence au sein de villes du littoral avec leurs spécificités : Marseille et son important pôle industriel<sup>30</sup>, Nice, italienne jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>31</sup>, Cannes, station balnéaire en plein essor à la Belle Epoque<sup>32</sup>, ou encore Beausoleil (Alpes-Maritimes) dont la présence italienne est caractérisée par un type d'habitat spécifique, symbole d'une population précarisée<sup>33</sup>. La présence italienne en France a aussi pu être appréhendée via l'étude d'un métier ou d'une catégorie socioprofessionnelle spécifique (associée à un territoire géographique) : les ouvriers de la sidérurgie chez Gérard Noiriel<sup>34</sup>, les domestiques chez Christine Cecconi<sup>35</sup> ou encore les travailleurs du bâtiment pour Catherine Grosjean<sup>36</sup>. Enfin, cette présence étrangère a pu être mise en lumière à travers une origine régionale spécifique, à l'image de Romain H. Rainero<sup>37</sup> qui présente son travail sur le Piémontais en Provence comme un éclairage sur une immigration longtemps « oubliée », malgré sa dimension massive.

À la Belle Epoque, les immigrés espagnols sont, quant à eux, nettement moins présents que les Italiens en Provence comme en témoignent les recensements de population. Si ces migrants ont pu être évoqués au détour d'articles généraux consacrés à l'immigration en région Provence-Alpes-Côte-d'Azur<sup>38</sup>, ils ont surtout été étudiés à travers le prisme d'une approche globale du processus migratoire espagnol, distinguant exilés politiques et migrants économiques<sup>39</sup>.

Il s'agit ici de comprendre quelles sont les logiques spécifiques qui animent l'insertion socioprofessionnelle de ces étrangers d'Europe du Sud au sein des bouchonneries varoises et comment ces logiques se distinguent des logiques d'insertion inhérentes aux autres secteurs d'activités dans la région.

## I. Proportion des migrants et place au sein des entreprises et de la société

### I. a) Des migrants méditerranéens de tous âges

#### DES MIGRANTS D'OUTRE-MONT

Les Italiens et les Espagnols sont très clairement les étrangers les plus représentés au sein des bouchonniers du Var à la Belle Époque comme l'attestent les divers recensements de population. Les Italiens sont souvent majoritaires, à l'image de leur présence au sein du département. C'est le cas par exemple à Draguignan où les Italiens représentent presque un quart des ouvriers bouchonniers de la ville en 1906<sup>40</sup>. Parmi eux, les Piémontais sont majoritaires (originaires de Roccavione<sup>41</sup>, Roccabruna<sup>42</sup>, Turin<sup>43</sup>...), les autres étant en réalité des migrants de seconde génération, nés en France. En 1911 toutefois, les origines des bouchonniers italiens de Draguignan sont plus diversifiées avec par exemple la présence d'Italiens venus de Toscane (Palaïa<sup>44</sup>...) ou de régions plus méridionales de l'Italie comme le Molise (Valmala<sup>45</sup>...). Cet élargissement des origines des migrants italiens vers des localités plus méridionales de l'Italie est une tendance générale à mesure que l'on avance dans le XX<sup>e</sup> siècle.

À Seillans, la hausse des effectifs d'employés italiens au sein de l'entreprise Guillabert est spectaculaire entre 1896 et 1911 comme le montre l'histogramme ci-après (**fig. 1**).

Cette évolution de la répartition des effectifs par nationalité témoigne d'un bouleversement de la composition de la main-d'œuvre de la bouchonnerie en quinze ans.

En effet, alors que la présence italienne est très faible en 1896, elle augmente progressivement pour atteindre une quinzaine de personnes dans la deuxième moitié des années 1900.

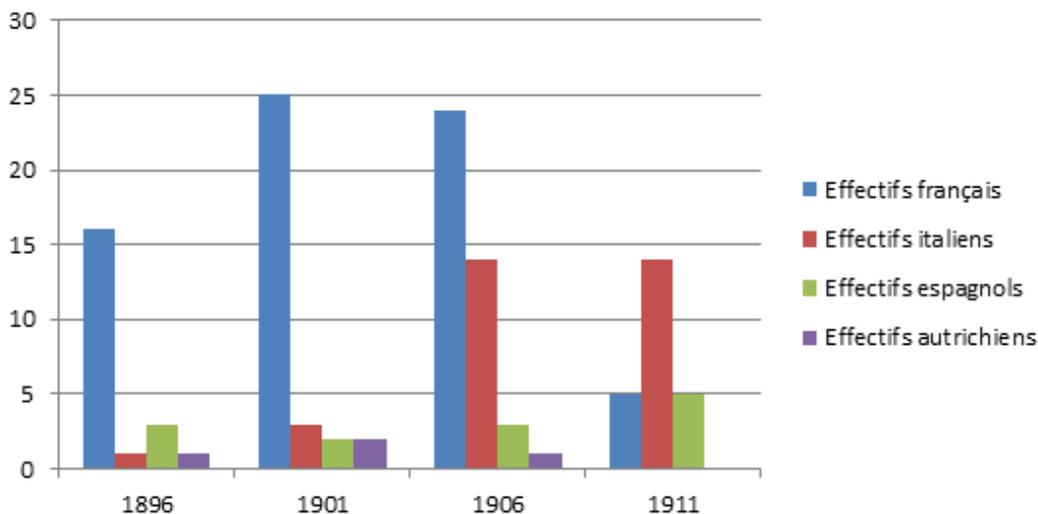


Figure 1 : évolution des effectifs par nationalité des bouchonniers de la fabrique Guillabert de Seillans, de 1896 à 1911.

Pour ce qui est de la présence française, si elle est encore dominante en 1906, dans le recensement quinquennal suivant, elle est largement supplantée par la main-d'œuvre italienne. La présence espagnole, quant à elle, reste relativement constante. De plus, l'augmentation de la main-d'œuvre italienne au sein des effectifs semble coïncider avec l'arrivée massive de Sardes, rattrapant les Italiens du Piémont, point qui sera développé par la suite.

Néanmoins, si les Italiens sont souvent majoritaires au sein des bouchonneries du Var, certaines localités à certaines périodes témoignent de la présence assez massive d'Espagnols. À La Garde-Freinet par exemple, en 1891, ils représentent 29 étrangers bouchonniers sur 33 (les 5 autres étant des Italiens). Dans le massif des Maures, la présence des bouchonniers espagnols est visible dès la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>46</sup>. À Gonfaron, dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, les documents d'archives font état de réfugiés espagnols, d'exilés du royaume des Deux-Siciles et de Piémontais ou Savoyards recherchés<sup>47</sup>. Pour les Espagnols réfugiés en France au XIX<sup>e</sup> siècle, il convient d'indiquer que leur présence est liée principalement aux revirements du pouvoir dans la Péninsule<sup>48</sup>. C'est ce que souligne Marie-Catherine Talvikki-Chanfreau : « en 1813 arrivèrent les fidèles de l'éphémère roi intrus Joseph I<sup>er</sup> Bonaparte (Corte, 1768 - Florence, 1844). En 1814 puis 1823, ce fut le tour des libéraux. Alors qu'en 1833, puis en 1849, leur succédèrent les partisans du prétendant Charles de Bourbon »<sup>49</sup>. Ces vagues migratoires ne concernent qu'une dizaine de milliers de personnes chacune. Toutefois, la préoccupation de connaître l'état des étrangers d'une manière générale est très présente, notamment dans l'arrondissement de Brignoles. Dans une lettre du sous-préfet de l'arrondissement de Brignoles adressée en 1857 au maire de Gonfaron<sup>50</sup>, il est question d'un réfugié espagnol auquel on a octroyé un passeport à Perpignan, dans le but de le laisser s'installer à Gonfaron, où il souhaite fixer sa résidence<sup>51</sup>. Son objectif est clair : Gonfaron. Tout laisse penser qu'il sait qu'il y trouvera du travail : cela montre donc des liens anciens entre l'Espagne et les bouchonneries du Var. Son cas n'est pas isolé. En outre, les documents témoignent de circulations d'étrangers bouchonniers entre les différentes villes bouchonnières du Var : Pignans, Gonfaron<sup>52</sup>. La présence d'Italiens est aussi attestée dans d'autres pôles industriels de la région comme à Marseille, particulièrement dans les usines où le travail est réputé pénible et peu rémunéré. En 1881, certaines branches de l'industrie marseillaise les emploient à plus de 50% comme les tanneries, les raffineries de sucre, les tuileries ou les filatures. Dans les huileries, ils représentent même 88% de la main-d'œuvre<sup>53</sup> et encore les deux tiers des effectifs en 1912<sup>54</sup>. On retrouve cette présence italienne dans de nombreuses industries du Var et des Bouches-du-Rhône.

### UNE PROPORTION D'ÉTRANGERS RELATIVEMENT FAIBLE

Néanmoins, il semble que dans la plupart des bouchonneries varoises, la part des étrangers ne soit pas aussi « écrasante » que dans d'autres usines comme celles des (grands) centres urbains littoraux tels que Marseille, précédemment cité, ou encore La Seyne-sur-Mer, ville dans laquelle les Forges et Chantiers de la Méditerranée (chantiers

navals) emploient plus d'un tiers d'étrangers au début du XX<sup>e</sup> siècle<sup>55</sup>. Les effectifs étrangers des bouchonneries du Var sont également faibles comparativement à d'autres industries rurales de la région comme la filature Garnier de Trans-en-Provence où les Italiennes représentent l'essentiel des effectifs à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>56</sup>, une présence qui relève d'un choix entrepreneurial et qui n'est d'ailleurs pas sans susciter l'inquiétude du préfet<sup>57</sup>. Citons aussi l'industrie du parfum à Grasse avec l'exemple de la parfumerie Chiris qui emploie 43% d'Italiens au début du XX<sup>e</sup> siècle<sup>58</sup>. Ainsi, à La Garde-Freinet, en 1906, les Italiens représentent seulement 25 % des ouvriers de la fabrique Alexis, la plus importante fabrique de bouchons de la ville, et 10 % des ouvriers de chez Escoffier, autre établissement considérable de la ville<sup>C</sup>. En réalité en 1906, ils ne représentent que 16% des ouvriers bouchonniers de La Garde-Freinet et moins du quart des ouvriers bouchonniers de Draguignan. Le fort ancrage local (associé à son exercice familial) de cette activité et la conscience de son importance pour l'économie des villages des Maures<sup>59</sup> peut expliquer la forte participation locale au travail des bouchonneries et donc la nécessité plus faible de recourir à une main-d'œuvre étrangère dans de fortes proportions. Ces chiffres sont même en-deçà de la moyenne nationale puisqu'au début des années 1900, les étrangers représentent 51% des ouvriers d'usines en France<sup>60</sup>. Ces éléments permettent à nouveau de cerner les spécificités de l'industrie bouchonnière (varoise) et son ancrage très local.

## UN ANCRAGE ÉTRANGER PARFOIS DURABLE

Néanmoins, certains étrangers s'enracinent durablement comme le montre l'exemple de la famille Guibas, espagnole, présente à La Garde-Freinet à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>61</sup> et dont la présence d'un des membres, « réfugié bouchonnier » est signalée dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>62</sup>. Citons aussi le cas de Jean Mundet, de même nationalité, qui a épousé une native de Seillans<sup>63</sup>.

En outre, il arrive de retrouver parmi les chefs d'entreprise des bouchonniers étrangers, migrants de première ou de seconde génération. On peut citer en exemple deux cas observés à La Garde-Freinet. Tout d'abord, celui des frères Rius, évoqué précédemment, originaires de Gênes. On remarque en effet dans le recensement de 1901 que Joseph Rius travaille comme bouchonnier chez Escoffier<sup>64</sup>, tandis que son frère, François Rius, travaille pour sa belle-mère, Mme Stereng, bouchonnière patronne<sup>65</sup>. Or, en 1906, l'entreprise Stereng n'existe plus. Cette année-là, en revanche, Philomène Stereng vit toujours dans le ménage de son gendre François Rius et de sa fille Amélie Félix, mais cette fois, elle n'est plus chef de ménage mais bien recensée comme belle-mère, ne travaillant pas. François et Joseph Rius sont, quant à eux, tous deux recensés comme « bouchonniers patrons » en 1906 et 22 employés travaillent pour eux (les « Rius frères »). Tout laisse donc penser que les deux frères génois se sont associés pour prendre la tête de cette affaire familiale après avoir exercé la profession de bouchonnier en tant qu'employés. De plus, on constate une volonté d'affirmer une élévation sociale, visible dans le recensement de 1911 : en effet, Joseph Rius ne s'y fait plus appeler « bou-

C. D'après le recensement de La Garde-Freinet en 1906. L'étude des recensements des localités voisines montre que les ouvriers travaillant pour ces fabriques mais étant domiciliés dans une autre ville est très faible et ne concerne pas plus les étrangers que les Français. L'étude des travailleurs habitant La Garde-Freinet est donc représentative de la main-d'œuvre de ces entreprises.

chonnier patron » comme c'était le cas lors du recensement de 1906, mais « fabricant de bouchons »<sup>66</sup>. En outre, il a une nourrice (piémontaise), signe qu'il souhaite affirmer un statut social récemment acquis. Cette nourrice sert en fait de « vitrine » pour la famille, élément que l'on retrouve fréquemment chez les petits commerçants provençaux de la Belle Epoque, soucieux de montrer au grand jour leur réussite sociale<sup>67</sup>.

On peut également citer le cas de Lucien Allegre, Espagnol de seconde génération, fils d'un bouchonnier espagnol<sup>68</sup> originaire de Sant Feliu de Guixols<sup>69</sup>. Lucien est un bouchonnier de 17 ans en 1891<sup>70</sup>. Or, quinze ans plus tard, en 1906, il est bouchonnier patron. D'ailleurs, au sein de son ménage, est aussi recensée une domestique piémontaise, comme pour asseoir, là encore, un statut social récemment acquis.

### DES TRAVAILLEURS DE TOUS ÂGES

La main-d'œuvre étrangère des bouchonneries du Var se distingue par la diversité d'âges des personnes employées. En effet, alors que de nombreuses études montrent que les immigrants se caractérisent traditionnellement par leur jeunesse, en comparaison avec les locaux<sup>71</sup>, les palettes d'âges des migrants ouvriers bouchonniers sont très étendues. Il n'est pas rare de trouver des personnes étrangères plutôt âgées au sein des bouchonneries, à l'image d'Epiphane Berti, Espagnol de 58 ans, employé pour la bouchonnerie Guillabert de Seillans en 1901<sup>72</sup> ou encore Jean Elena, un Piémontais de 62 ans qui travaille dans cette même fabrique, cinq ans plus tard<sup>73</sup>. Les comparaisons établies entre les moyennes d'âge des migrants et des natifs sont symptomatiques de cette diversité. Ces moyennes sont sensiblement similaires (**fig. 2, 3 et 4**).

Figure 2 et 3.

Moyennes d'âge des bouchonniers en 1906 <sup>74</sup>			
Origines	La Garde-Freinet	Seillans	Draguignan
Français	37 ans	34 ans	31 ans
Etrangers	37 ans	34 ans	29 ans

Les comparaisons dans le temps donnent des résultats semblables.

Moyennes d'âge des bouchonniers de Seillans <sup>75</sup>				
Origines	1896	1901	1906	1911
Français	37 ans	33 ans	34 ans	31 ans
Etrangers	38 ans	35 ans	34 ans	32 ans

Les palettes d'âges des immigrants travaillant en bouchonnerie témoignent aussi de cette étendue en terme d'années, à l'égal des employés français.

Palettes d'âges des bouchonniers en 1906 <sup>76</sup>						
Origines	La Garde-Freinet		Seillans		Draguignan	
	Employé le plus jeune	Employé le plus âgé	Employé le plus jeune	Employé le plus âgé	Employé le plus jeune	Employé le plus âgé
Français	17 ans	86 ans	13 ans	62 ans	15 ans	54 ans

Figure 4.

Ces éléments viennent questionner le cliché (déjà remis en question par de nombreuses études) du migrant jeune et robuste venant offrir sa force de travail au pays d'accueil. La féminisation des emplois, y compris étrangers d'une part, et l'âge mature de nombreux migrants travaillant en bouchonnerie d'autre part, permettent en effet de nuancer ces schémas communément admis. D'ailleurs, au fil des recensements varois, on constate que nombreux sont les étrangers âgés actifs dans le département, dans divers secteurs d'activités.

### ***I. b) La présence de mariages mixtes***

La possibilité de cerner la présence d'unions mixtes est entravée par la loi en vigueur jusqu'en 1927, obligeant les femmes mariées à prendre la nationalité de leur mari. En outre, les recensements quinquennaux de population ne fournissent pas toujours le lieu de naissance et les prénoms sont fréquemment francisés, ce qui ne facilite pas la tâche. De plus, les lieux de naissance ne sont pas non plus un élément infaillible dans la mesure où existent aussi de nombreux migrants de seconde génération, potentiellement français depuis la loi de 1889 (droit du sol qui élargit l'accès à la nationalité française pour la seconde génération et l'impose à la troisième<sup>77</sup>), mais pas de manière automatique, la loi du 22 juillet 1893 stipulant que la personne doit manifester sa volonté de devenir française à sa majorité pour l'être effectivement<sup>78</sup>.

Cependant, en faisant des recoupements avec certains actes d'état civil, il est possible de mettre en évidence la présence de nombreux mariages mixtes au sein des effectifs bouchonniers, à commencer par les parents de Lucien Allegre, évoqué précédemment. En effet, sa mère est originaire de La Garde-Freinet<sup>79</sup> (Victorine Marie Blanc) et son père est espagnol. Le fait que ses parents soient tous deux bouchonniers lors de sa naissance en 1873, suggère une possible rencontre dans le cadre de l'activité professionnelle. En 1891 cependant, ils ont changé de métier<sup>80</sup>.

Pour La Garde-Freinet toujours, on remarque par exemple un couple de bouchonniers composé d'une femme originaire de La Garde-Freinet, Anaïs Marie Sénéquier. Elle a épousé Martin Bertrand, Espagnol. Ensemble, ils ont un enfant âgé de 16 ans en 1896<sup>81</sup>. En 1906, citons le couple de bouchonniers Joséphine Ville, née Française et originaire de La Garde-Freinet, et son époux l'Espagnol Pierre Mas<sup>82</sup>. Dans ce même recensement,

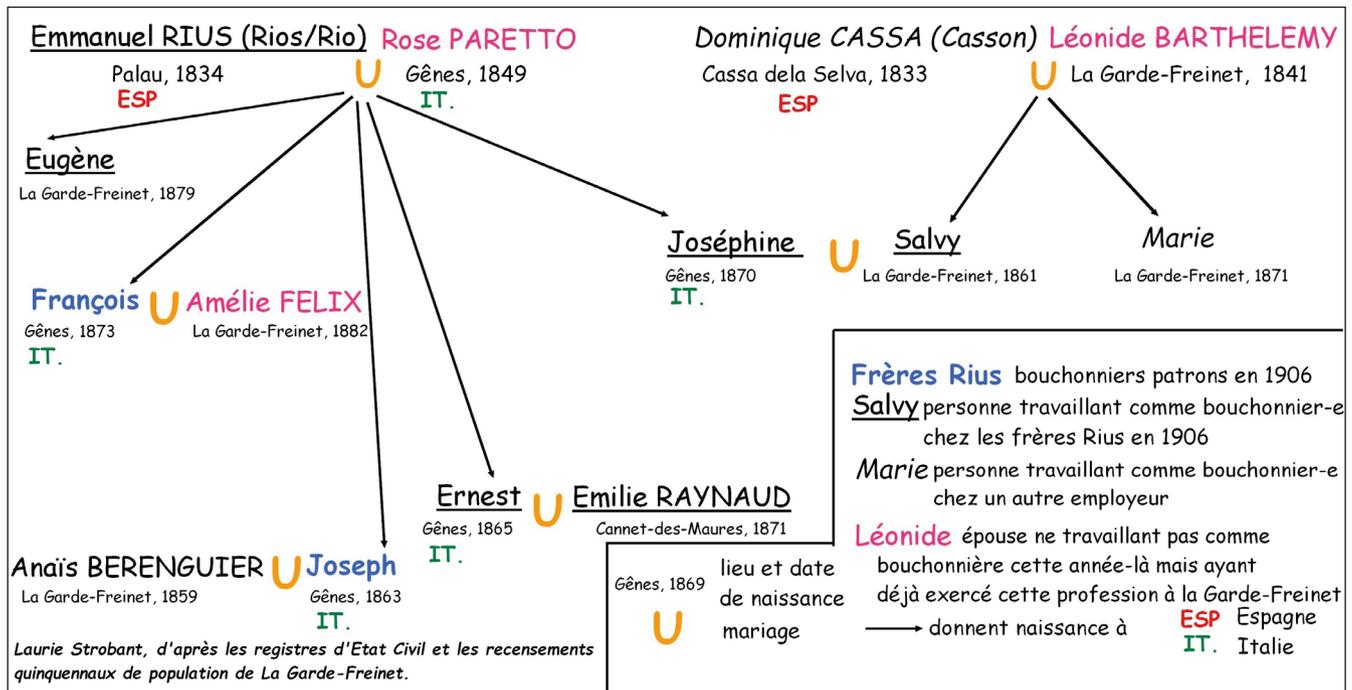


Figure 5 : exemples de trajectoires de familles de bouchonniers d'origine étrangère à La Garde-Freinet (à travers les lieux de naissance, unions et statuts).

figure aussi Emilie Raynaud, originaire du Cannet et mariée à un Italien de Gênes<sup>83</sup>. On trouve aussi des Italiennes mariées à des Français à l'image d'Angeline Giordano, Piémontaise originaire de Boves, mariée à un Béranguier de La Garde-Freinet dès 1887<sup>84</sup>. En 1906, ils sont tous deux encore bouchonniers et exercent pour Courchès. Citons encore le cas d'une autre Piémontaise, Catherine Brao, mariée à un natif de La Garde-Freinet<sup>85</sup>. Ces exemples ne représentent qu'une faible part des mariages mixtes, car il s'agit des couples qui se sont probablement formés au sein des sociabilités bouchonnières et dont les membres sont encore bouchonniers en 1906. Or, il est fréquent que l'un ou l'autre des membres change de métier au cours de sa vie.

L'exemple de la famille Rius, dont les membres portent parfois le patronyme de Rios ou même Rio, en fonction des recenseurs, témoigne d'une intégration intéressante au sein de la filière bouchonnière de La Garde-Freinet. Outre la création d'une entreprise, les membres de la famille sont nombreux à avoir contracté des mariages avec des Françaises, principalement bouchonnières comme le montre le schéma ci-dessus (fig. 5).

### I. c) La place des étrangers au sein des organisations syndicales

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, les étrangers sont plutôt bien accueillis au sein des syndicats d'ouvriers bouchonniers du Var. Ainsi, les statuts du syndicat d'ouvriers bouchonniers de Bormes-les-Mimosas de 1912<sup>86</sup> ne font pas de distinction entre Français et étrangers, cette caractéristique pouvant être répulsive pour l'entrée dans d'autres corporations de

la région (la corporation des marins d'Antibes, par exemple).

En outre, les statuts insistent sur la solidarité et l'entraide vis-à-vis des nouveaux bouchonniers arrivant : « Tous les membres du syndicat sont tenus de se mettre en rapport immédiat avec tout ouvrier de la corporation arrivant dans la localité, de l'aboucher avec le Conseil d'administration qui prendra les dispositions nécessaires pour lui faciliter l'embauchage, s'il y a lieu, ou lui procurer les subsides et des renseignements si cet embauchage pouvait être nuisible à la bonne marche du syndicat » (art. 50). La fin de cet article peut néanmoins laisser penser que le syndicat s'opposerait à l'emploi d'un ouvrier demandant un salaire trop peu élevé. Toutefois, l'article 52 rappelle que « tous les membres adhérents à la corporation des ouvriers bouchonniers sont solidaires les uns des autres pour tout ce qui a rapport à l'Association » (page 11). Dans les statuts du syndicat (refondé en 1919) des ouvrières et ouvriers bouchonniers de Saint-Tropez, l'article 1<sup>er</sup> insiste sur l'absence de « *distinction de nationalité* » parmi les adhérents<sup>87</sup>.

À la Belle Époque et dans l'après-guerre immédiat, il semble donc que la nationalité ne soit pas un critère discriminant quant à l'intégration au sein des syndicats d'ouvriers bouchonniers. Il faut attendre la deuxième moitié des années 1930 et le contexte de crainte du chômage liée à la crise économique pour voir apparaître des distinctions nettes<sup>D</sup>.

Néanmoins, si dans les années 1900, les syndicats d'ouvriers bouchonniers varois semblent adopter une approche plutôt inclusive des travailleurs étrangers, il semble que ces ouvriers n'aient pas joué un rôle de politisation des organisations syndicales dans une logique de « lutte des classes » comme cela a pu être le cas pour d'autres pôles industriels de la région à l'image de Marseille, où les mouvements sociaux au tournant du XX<sup>e</sup> siècle ont été largement nourris et politisés par l'arrivée d'éléments italiens pétris de militantisme ouvrier<sup>E</sup>. Concernant les bouchonneries varoises cependant, l'absence de listes d'adhérents au sein des organisations syndicales ne permet pas de cerner la place des étrangers au sein de ces groupements. Le terme de « syndicat international », à connotation évidemment communiste, n'est en tout cas pas utilisé, d'après les archives, pour les syndicats d'ouvriers bouchonniers du Var à la Belle Époque, alors que ce terme est utilisé pour des groupements syndicaux liés à d'autres professions comme, par exemple, le « syndicat international des ouvriers de la maçonnerie de la pierre et parties similaires » créé en 1904 à Saint-Raphaël<sup>88</sup>, groupement dont deux des quatre cadres (le secrétaire et le trésorier) sont des hommes dont les noms sont à consonance très clairement italienne. Ce n'est pas le cas pour les syndicats des ouvriers bouchonniers de la même époque. L'historien Jean-Marc Olivier évoque une présence de l'Internationale dans les Maures remontant aux années 1870. Il n'y aurait donc pas de lien particulier avec les réfugiés politiques italiens des années 1890. En outre, cette conscience politique ne s'est pas réellement construite contre les petits patrons, dont le groupe se renouvelle constamment et qui émane souvent du groupe des ouvriers bouchonniers, comme cela a été montré précédemment.

**D.** Voir les statuts du « Syndicat Professionnel Français des ouvriers et employés de l'industrie du liège du département du Var » créé à Saint-Raphaël en 1937. A.D. Var, 10 M 28.

**E.** En lien avec l'arrivée, en 1898, des dirigeants socialistes chassés d'Italie. Cf. Stéphane MOURLANE et Céline REGNARD, *op. cit.*, p. 98.

La logique de lutte syndicale n'est pas la même que dans la cité phocéenne. À la Belle Epoque, il convient donc de distinguer la situation des bouchonneries du Var, caractérisées par une proximité sociale forte entre les patrons et les salariés, du « modèle marseillais » marqué par la logique de « lutte des classes » d'un syndicalisme nourri par l'arrivée d'éléments italiens très politisés. Il s'agit de deux pôles industriels bien distincts, avec des logiques propres.

## II. Origines et logiques migratoires des bouchonniers étrangers

### II. a) Une présence espagnole ancienne au sein des bouchonneries du Var

#### UNE IMMIGRATION EXCLUSIVEMENT CATALANE

On constate que l'origine des migrants correspond souvent à des circulations méditerranéennes s'inscrivant dans le savoir-faire spécifique du travail du liège.

D'une part, on remarque que les Espagnols présents dans les recensements varois sont principalement originaires de Catalogne et plus particulièrement de la province de Gérone (parfois nommé « Girone » dans les recensements, l'orthographe exacte étant « Gironne », en vieux français), un territoire connu pour le travail du liège, justement. Ainsi en témoignent les lieux de naissance des Espagnols présents dans les recensements de La Garde-Freinet et Pierrefeu entre 1876 et 1911 : tout nous ramène à la province de Gérone (fig. 6 et 7).

Ainsi, les lieux de naissance de ces bouchonniers espagnols coïncident pleinement avec

Figures 6 et 7 : origines des bouchonniers espagnols de La Garde-Freinet et Pierrefeu entre 1876 et 1911. Documents Laurie Strobant. Outils de réalisation : Google map et Photofiltre.



une région de suberaies et de travail traditionnel du liège comme en témoigne la carte ci-dessous (fig.8).



Figure 8 : Aire de répartition du liège et territoire d'exploitation en Méditerranée.  
Source : Institut méditerranéen du liège.

En effet, dans cette région septentrionale de l'Espagne, la fabrication de bouchons est présente depuis les décennies 1750-1760 suite à l'immigration de bouchonniers français<sup>89</sup>.

### DES TRANSFERTS DE SAVOIR-FAIRE ANCIENS

Les premières fabriques de bouchons espagnols sont apparues près de Gérone, dans les années 1760 et le premier document d'archives indiquant la profession de bouchonnier en Espagne figure sur un registre paroissial de mariages daté de 1756 à Palamos en Catalogne. Le spécialiste espagnol du liège R. Médir précise que les bouchonniers qui y développèrent des fabriques sont bien des natifs de France comme le suggère leur patronyme (Blanchard, Pelissier, Durand)<sup>90</sup>. Ainsi, cette province de Catalogne correspond à une région ancienne de travail du liège.

En outre, la présence de travailleurs espagnols au sein de l'entreprise Guillabert de Seillans dans les années 1900, révèle pleinement la recherche d'une main-d'œuvre qualifiée qui semble se dessiner dans l'entreprise (point qui sera développé par la suite) ou,

en tout cas, la volonté d'enrichir le savoir-faire à travers le partage d'expériences liées à d'autres régions de travail du liège. En effet, une majorité de ces travailleurs espagnols proviennent aussi de Catalogne. Ainsi, la présence d'un certain Joseph Chanut, originaire de Sant Celoni, arrivé le 27 janvier 1910 et enregistré deux jours plus tard comme bouchonnier chez les Guillabert<sup>91</sup>, semble relever de cette logique. Il en est déjà de même pour Agostino Bascos, originaire de Sant Feliu de Guixols dont l'arrivée est organisée en 1903<sup>92</sup>. En outre, l'âge relativement avancé de ce dernier (63 ans) corrobore l'idée d'un homme ayant une expérience à partager. On peut aussi s'interroger sur son rôle possible d'intermédiaire avec les arrivants suivants. Enfin, la Catalogne ne correspond pas à une région d'émigration massive comme c'est le cas pour l'Espagne méridionale<sup>93</sup>. Le fait que la (quasi-) totalité des migrants espagnols présents dans les bouchonneries évoquées provienne de cette région, étaye l'idée de flux migratoires régis par des logiques spécifiques liées au secteur professionnel.

Par ailleurs, les différences de salaires entre ces travailleurs originaires de Catalogne et les autres ouvriers sont perceptibles, en l'absence d'archives d'entreprises, à travers les dossiers de naturalisation. Ainsi, le Catalan Jean Goïbas<sup>94</sup> gagne en tant que bouchonnier à la Garde-Freinet, 3,50 francs par jour en 1898 tandis que le salaire journalier de l'Italien Joseph Vermiglio<sup>95</sup> ne s'élève qu'à 3 francs par jour en 1907.

Si les échanges de marchandises et d'hommes entre la région de Palafrugell et le Lot-et-Garonne ou l'Albret à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle sont connus<sup>96</sup>, les recensements varois montrent que ces travailleurs n'ont pas hésité à aller encore plus loin, géographiquement. Si la recherche d'un emploi n'est pas toujours la motivation première du départ comme le montrent les documents concernant les réfugiés espagnols, la qualification professionnelle a, sans nul doute, facilité l'insertion dans le tissu socioprofessionnel français.

## ***II. b) Une part de la main-d'œuvre italienne recherchée pour un savoir-faire traditionnel***

### **LES TRAVAILLEURS SARDES**

L'origine des Italiens présents à Seillans varie grandement entre 1906 et 1911. En effet, en 1906, les Piémontais sont majoritaires mais, cinq ans plus tard, ils sont rattrapés par les Sardes qui sont présents dans les mêmes proportions que ces derniers<sup>97</sup>. Or, cette présence sarde interroge fortement. En effet, la Sardaigne se distingue des autres régions d'Italie par le fait qu'elle n'est justement pas une terre d'émigration forte<sup>98</sup>. En effet, si on compte bien un premier mouvement d'émigration ayant conduit une partie de la population rurale sarde sur les terres corses entre 1900 et 1928<sup>99</sup>, leur présence dans le reste du pays reste très limitée. A titre d'exemple, les migrants sardes ne représentent que 0,1% de l'ensemble des Italiens présents à Cannes en 1906<sup>100</sup> (un ensemble

de plus de 8000 individus). Et même en Corse, ils ne sont pas les principaux Italiens puisqu'ils ne représentent que 10% des Italiens présents dans l'Île de Beauté en 1920, très loin derrière les Toscans qui constituent environ 70% des effectifs transalpins<sup>101</sup>.

Le basculement d'une main-d'œuvre italienne majoritairement piémontaise vers des effectifs plus équilibrés incluant une forte proportion de Sardes à Seillans, semble également appuyé par un registre d'immatriculation comportant les déclarations faites entre 1893 et 1916 pour la ville de Seillans<sup>102</sup>. Ce registre comporte les déclarations de 21 bouchonniers et bouchonnières italiens, parmi lesquels figurent de nombreux Sardes.

De plus, ce registre d'immatriculation d'étrangers permet de montrer que l'arrivée de la main-d'œuvre sarde semble programmée. Ainsi Pascale Pintus, né à Tempio, en Sardaigne, déclare son arrivée le 12 avril 1903 et indique sa présence à Seillans depuis seulement deux jours (date d'arrivée : 10 avril) ; pourtant il est déjà employé comme bouchonnier<sup>103</sup>. Il en va de même pour Emilio Demuro, originaire de la même ville, arrivé exactement au même moment et exerçant la même profession<sup>104</sup>. La situation d'Antonio Paolo Grimaldi est similaire : arrivé à Seillans le 4 juillet 1905, il se déclare deux jours plus tard et indique travailler comme bouchonnier chez les Guillabert<sup>105</sup>. D'ailleurs celui-ci ne présente aucun document pour attester son identité, ce qui peut être interprété comme un signe de confiance et d'attente de sa personne au sein de la ville. De plus, si dès leur arrivée ils sont enregistrés comme bouchonniers, cela témoigne du fait qu'ils sont venus expressément dans l'optique d'exercer cette profession. L'hypothèse d'un recrutement directement en Sardaigne, éventuellement via l'intermédiaire de Sardes déjà présents sur place semble solide. Néanmoins, l'absence de réponse de la part des municipalités sardes et l'absence des dossiers d'archives concernant l'entreprise Guillabert de Seillans, ne permettent guère d'en savoir plus sur les liens qui unissent éventuellement les frères Guillabert aux fabriques de liège de Sardaigne au début du XX<sup>e</sup> siècle. On note toutefois qu'il existe toujours, actuellement, une fabrique de bouchons à Tempio<sup>106</sup>.

Ainsi, pour presque tous les Sardes présents dans ce registre, la migration semble clairement avoir été entreprise pour exercer la profession de bouchonnier dans l'entreprise Guillabert de Seillans. En outre, le document fourni par l'un d'entre eux, « une feuille illimitée de congés », indique que le migrant quitte un emploi pour venir travailler à la bouchonnerie Guillabert. De plus, ce document suggère une place importante dans la hiérarchie de l'entreprise d'origine. Il est en effet impensable qu'un simple ouvrier peu qualifié (et encore moins un journalier servant de main-d'œuvre d'appoint), puisse obtenir un tel « privilège ». Ainsi, tout laisse à penser que ces migrations sardes sont organisées dans le but de recruter une main-d'œuvre qualifiée, détentrice d'un savoir-faire spécifique. Le travail du liège est en effet une activité traditionnelle ancienne en Sardaigne et particulièrement dans les localités d'où sont originaires les personnes enregistrées ici. En effet, il faut noter que la Sardaigne septentrionale possède les trois quarts des chênes-lièges sardes et plus de la moitié des chênes-lièges italiens. Les conditions naturelles y sont particulièrement favorables à son développement comme le souligne Maurice Le Lannou en 1936 : « *le relief élevé accroît les précipitations de saison froide,*

*sans nuire à la sécheresse lumineuse des étés ; le sol granitique, riche en potasse, donne une couche meuble ni trop rocailleuse, ni trop profonde. Le liège produit par les chênes sardes –qu'on trouve jusqu'à 1000 m.- est excellent, très homogène et élastique »<sup>107</sup>. Ainsi, si des échanges de matière première ont été rapidement nécessaires entre la Sardaigne et la péninsule ibérique (pour combler les lacunes en termes d'épaisseur du liège sarde, malgré toutes ses qualités), le travail du liège n'en reste pas moins ancien et répandu sur l'île. L'hypothèse que ces migrants sardes de Seillans aient été recrutés dans le but de profiter d'un savoir-faire traditionnel ancien, potentiellement enrichissant pour l'entreprise, est plus que probable à la vue de tous ces éléments. Des livrets de salaires auraient permis de confirmer encore cette hypothèse mais il nous a été impossible de nous en procurer.*

Ainsi, ces flux migratoires diversifiés témoignent de l'inscription de la bouchonnerie Guillabert de Seillans dans des stratégies de recrutement qui s'élaborent à une échelle méditerranéenne. Ici, l'emploi de travailleurs étrangers ne correspond pas uniquement à la recherche d'une main-d'œuvre peu qualifiée et à des gains en termes de coût de production (main-d'œuvre étrangère réputée moins coûteuse). Les circulations méditerranéennes semblent voulues et organisées dans un objectif qualitatif : augmenter le savoir-faire au sein de la bouchonnerie à travers le recrutement de personnes qualifiées et spécialisées ayant une expérience possiblement enrichissante pour la production bouchonnière de Seillans.

On retrouve également des Sardes dans d'autres bouchonneries du Var mais de façon moins prédominante qu'à Seillans. Par exemple, à La Garde-Freinet, en 1906, deux bouchonnières, Comea et Pasqualina Arras<sup>108</sup>, originaires de Tempio, travaillent chez Bérenguier. La même année, on compte aussi une autre Sarde parmi les employés de la bouchonnerie Alexis, toujours à La Garde-Freinet. Elle s'appelle Jeanne Demelas et est née à Ploaghe, dans la province de Sassari<sup>109</sup>.

## **LA DIFFICULTÉ À CERNER LES AUTRES TRAVAILLEURS ÉTRANGERS QUALIFIÉS**

La présence d'une main-d'œuvre italienne qualifiée peut aussi venir d'autres régions d'Italie telles que la Ligurie. Néanmoins, les flux migratoires en provenance de cette région se confondent souvent avec les migrations ancestrales saisonnières auxquelles sont aussi associés les Piémontais et qui deviennent davantage définitives à partir du XIX<sup>e</sup> siècle avec la situation de surpopulation des campagnes. Celle-ci s'inscrit dans la première étape de la transition démographique que connaissent alors les campagnes européennes : baisse de la mortalité mais toujours une forte natalité, entraînant une hausse importante de la population. Ainsi, pour les régions italiennes autres que la Sardaigne, il n'est pas aisé de distinguer les migrants peu qualifiés venus travailler dans les bouchonneries comme ils auraient pu le faire dans tout autre secteur (et exerçant une activité mécanique peu qualifiée) des migrants détenteurs d'un savoir-faire spécifique au travail du liège et dont les qualifications sont recherchées. Ce cas de figure ne peut

être sérieusement envisagé que pour la famille Rius (évoquée précédemment) dont le père est originaire de la région de Palafrugel en Espagne et dont les fils sont nés à Gênes, ville dans laquelle s'exerce également le travail du liège et où ses fils ont potentiellement pu être formés. L'origine du père et l'insertion socioprofessionnelle de tous les membres de la famille dans le secteur bouchonnier, à La Garde-Freinet<sup>110</sup>, permettent sérieusement de situer les Rius dans la catégorie des individus au savoir-faire recherché ou, du moins, favorisant leur insertion socioprofessionnelle dans ce secteur.

Pour les migrants originaires de Toscane ou de Sicile, également faiblement présents, le même doute subsiste quant à la nature de leur emploi.

La recherche d'une main-d'œuvre italienne détentrice d'un savoir-faire spécifique et supposée « plus docile » se retrouve dans d'autres pôles industriels du Var et notamment dans les usines de filatures de Trans-en-Provence où la venue de fileuses piémontaises (et notamment turinoises) est favorisée dès le XVIII<sup>e</sup> siècle. Le système de recrutement de fileuses de cette région est pérennisé à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle où le chef d'entreprise de la principale filature transianne, Garnier, met en place de véritables filières de migrations, allant jusqu'à recruter lui-même les ouvrières en Italie<sup>111</sup>.

## ***II. c) Les étrangers, une part non négligeable de la main-d'œuvre d'appoint***

### **LE STATUT PRÉCAIRE DES TRAVAILLEURS ÉTRANGERS**

Malgré tout, il est communément admis que, dans le Midi, comme ailleurs, une part importante des étrangers occupe des emplois peu qualifiés<sup>112</sup>. D'ailleurs, on constate au fil des recensements que, si la main-œuvre bouchonnière est souvent mouvante, les étrangers occupent une part conséquente au sein des effectifs précarisés des bouchonneries.

En outre, le croisement de recensements sur plusieurs années permet de constater que la mobilité professionnelle est particulièrement forte chez les Piémontais. Par exemple, à Seillans, entre 1906 et 1911, la quasi-totalité des effectifs bouchonniers piémontais a été renouvelée. Certains se sont réinsérés dans d'autres secteurs à l'image de Jean-Baptiste Elena, né à Pinerolo et recensé comme ouvrier bouchonnier en 1906. En 1911, il est cultivateur. Cet exemple est intéressant puisque l'épouse de cet Italien, Marguerite Equi, née française et native de Seillans<sup>113</sup>, garde son emploi de bouchonnière entre 1906<sup>114</sup> et 1911<sup>115</sup>. Dans cette même ville, on constate aussi cette mobilité par rapport aux autres étrangers. Ainsi, en 1906, si le Sarde Salvator Deriù est bouchonnier et vit dans un ménage de travailleurs avec un autre bouchonnier, Raymond Carrès (espagnol)<sup>116</sup>, aucun des deux hommes n'est présent dans le recensement de 1911 à Seillans, ni en tant qu'ouvrier bouchonnier, ni dans aucune autre activité.

Si la mobilité/précarité n'est pas l'apanage des étrangers, ces derniers semblent particulièrement concernés. En effet, parmi les bouchonniers, on peut penser que ceux dont le statut professionnel est le moins stable sont ceux dont aucun employeur n'est précisé lors des recensements. Or, en prenant en compte ce critère, on constate, à La Garde-Freinet, en 1906, que si les étrangers représentent moins de 17% des bouchonniers, ils représentent presque 30% des ouvriers bouchonniers sans employeur fixe (**fig. 9**).

Figure 9.

Part des étrangers dans la population bouchonnière totale et dans la population bouchonnière officiellement précarisée (employeur non spécifié), à La Garde-Freinet en 1906 <sup>117</sup>		
Effectif des bouchonnier-e-s	Nombre d'étrangers au sein des bouchonnier-e-s	Part des étrangers au sein des effectifs de bouchonniers
308	51	16,6%
Effectif des bouchonnier-e-s dont l'employeur n'est pas spécifié	Effectif des étrangers au sein des bouchonnier-e-s dont l'employeur n'est pas spécifié	Part des étrangers au sein des bouchonniers dont l'employeur n'est pas précisé
17	5	29%

Par ailleurs, les deux seules personnes recensées comme « bouchonnier en chômage » en 1906 à Seillans, sont une femme de 65 ans originaire de Cassa de la Selva, en Espagne, Louise Tolosa<sup>118</sup>, et son mari (Français). Ce sont des personnes relativement âgées (proche de 60 ans). Ce critère peut aussi être déterminant (malgré la diversité des âges des personnes employées en bouchonnerie). Leur présence encore au sein de Seillans en 1906 malgré leur situation de chômage ne semble guère qu'être liée à la présence de leur fils qui les loge... Il est plus que probable que d'autres étrangers partent une fois licenciés. D'ailleurs, il semble que la présence d'étrangers bouchonniers ait presque totalement été effacée de la mémoire collective à Seillans parmi les descendants de bouchonniers. Une seule personne (dont la mère avait travaillé à la bouchonnerie dans l'entre-deux-guerres) pense se rappeler que sa mère lui avait parlé de travailleurs italiens et espagnols.

Ainsi, la mobilité des étrangers, pourtant tant décriée par ailleurs, est aussi perçue comme un avantage en cas de crise ou de baisse de la demande. En effet, en période de crise, les étrangers sont les premiers touchés par le chômage : l'insécurité de l'emploi concerne davantage les étrangers que les nationaux<sup>119</sup>. Comme l'a montré Janine Ponty, on retrouve le même mécanisme pour les ouvrières polonaises des fabriques lainières et cotonnières du Nord : ces ouvrières sont ainsi les premières victimes de licenciement dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle<sup>120</sup>.

Il semble donc qu'une partie des employés étrangers des bouchonneries soit peu qualifiée et précarisée. Ceci est grandement lié à la mécanisation que connaît le secteur bouchonnier dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>121</sup>. En outre, Sylvie Schweitzer explique que, dans l'industrie, le travail peu qualifié sur machines, un « *travail monotone mais précis, peu qualifié et peu payé* »<sup>122</sup>, a rapidement été octroyé aux femmes et, dans la mesure où la maîtrise de la langue n'a pas été un obstacle, celles-ci l'ont partagé avec les travailleurs immigrés. En conséquence, « *ce sont les hommes natifs qui en sont dispensés, nichés qu'ils sont dans d'autres métiers des machines, qualifiés, interdits aux femmes, qui n'en peuvent suivre les formations : tourneurs, outilleurs, réglés, ajusteurs, mécaniciens, conducteurs de trains...* Si les lieux de travail apparaissent mixtes, les métiers en revanche ne le sont pas »<sup>123</sup>. En outre, les premières statistiques publiées sur les accidents du travail montrent que dès les années 1920, la main-d'œuvre étrangère y est beaucoup plus exposée que la main-d'œuvre nationale<sup>124</sup>.

## L'HÉRITAGE DES MIGRATIONS SAISONNIÈRES

Les immigrés piémontais semblent particulièrement concernés par ce statut de main-d'œuvre d'appoint, peu ou pas qualifiée. En outre, l'insertion en tant que bouchonnier semble occasionnelle. En effet, les contacts entre le Piémont et la Provence sont très anciens et s'inscrivent dans l'héritage des migrations saisonnières transfrontalières initialement opérées dans le cadre du travail agricole basé sur la trilogie méditerranéenne « le blé, la vigne et l'olivier » et liées à la transhumance pour les bergers, auxquels s'est ajoutée progressivement la cueillette de fleurs (jasmin, tubéreuse, fleur d'oranger, rose...) <sup>125</sup> allant de pair avec le développement de l'industrie des parfums à Grasse. Ces migrations sont traditionnellement des migrations de paysans. On en trouve des traces un peu partout en Provence<sup>126</sup>. L'origine rurale des Piémontais font de ces mobilités des migrations internes au monde rural s'inscrivant dans le cadre de l'ensemble des migrations saisonnières rurales qui s'opèrent en France. Dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, on évalue à 800 000 le nombre de ces migrants saisonniers. Ils proviennent souvent des villages environnants, mais aussi des zones montagneuses ou des pays voisins, de Flandre dans le Nord de la France, du Piémont, en Provence<sup>127</sup>. Ils arrivent fréquemment par bandes, encadrés par les plus anciens. Des chefs de groupe qui jouent le rôle d'agents recruteurs, assurent en même temps la discipline au sein de ces petites communautés qui rentrent au pays dès que l'hiver s'annonce<sup>128</sup>. Gérard Noiriel affirme que : « *ces migrations, qui s'inscrivent dans le cadre de l'économie locale plus que nationale, ne sont pas seulement un exutoire pour les plus pauvres. Il s'agit souvent d'une mobilité maîtrisée qui concerne surtout le monde paysan, mais aussi les artisans et les commerçants* »<sup>129</sup>.

La présence de Piémontais est attestée pour Le Muy dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et caractérise une main-d'œuvre spécifique que met en lumière Marie Rudolph Faidutti : « à chaque incendie de forêt sur les fragiles versants des Maures, correspondent des arrivées d'étrangers embauchés comme saisonniers pour exploiter le bois brûlé et remettre la forêt en état. Par la suite, ils trouvent souvent à s'employer dans les 3 scieries et

*caisseries du village* »<sup>130</sup>. Or, cette activité en lien avec la forêt interpelle et l'on peut s'interroger sur la part de ces Piémontais qui se sont ensuite réinsérés dans le secteur bouchonnier, que ce soit en amont de la filière (avec notamment les activités de levage du liège) ou en aval, dans les bouchonneries, autre industrie du village que l'on retrouve dans les années 1900, avec notamment la fabrique Demuth<sup>F</sup>.

Les Piémontais présents dans les bouchonneries s'inscrivent donc en partie dans l'héritage de ces migrations saisonnières. De plus, les migrations de maintien, c'est-à-dire celles permettant à un groupe de parenté, plus ou moins élargi, de perpétuer sa présence dans son espace d'origine<sup>131</sup>, font partie des logiques à prendre en compte quant à la présence piémontaise en Provence et peuvent expliquer les durées de séjour en France dépassant le cadre traditionnel des « saisons » dans la mesure où elles peuvent s'effectuer dans d'autres secteurs d'activités que le secteur agricole. Ainsi, ces migrations qui ont pour but de maintenir le groupe de parenté dans le village d'origine, en trouvant d'autres sources de revenus, sont souvent permises par le départ de certains membres vers l'étranger, pour une durée plus ou moins longue<sup>132</sup>. Pour certains, la migration deviendra définitive sans que cela soit établi comme objectif au départ.

Les dates de naissances des enfants au sein d'une même famille témoignent des allées et venues des familles de part et d'autre de la frontière. Par exemple, Anna Beliaro, bouchonnière chez les Guillabert à Seillans en 1906, est originaire de Roccabruna dans le Piémont et son époux de San Damiano, dans cette même région. Or, si leur premier enfant est né à Nice en 1890, leur second est né à San Damiano quatre ans plus tard et leur dernière fille est à nouveau née à Nice en 1896<sup>133</sup>. Ces éléments montrent bien qu'en 1906, la famille est coutumière des allées-venues de part et d'autre de la frontière depuis au moins 16 ans.

Comme le souligne Ralph Schor, les étrangers sont rarement poussés par l'idée d'expatriation définitive, d'autant plus que les incidents xénophobes dont ils sont fréquemment la cible, leur rappellent la précarité de leur situation en France : « *Le travailleur étranger qui venait travailler en France cherchait essentiellement à améliorer sa condition matérielle et pensait au début que son expatriation était temporaire. Le plus souvent, il projetait d'accumuler des économies, pour aider sa famille restée au pays, pour s'acheter des terres ou une boutique dans le village natal. L'acquisition de cette petite aisance était fréquemment liée à l'idée d'épouser une compatriote, puis d'assurer à celle-ci et aux enfants nés de cette union une vie meilleure dans le cadre familial du pays d'origine* »<sup>134</sup>. Ceci fait explicitement référence aux migrations de maintien qui s'effectuent avec l'idée de diversifier les sources de revenus du groupe via des migrations. Néanmoins, un nombre grandissant d'immigrés s'installe de façon durable dans le pays d'accueil... Certains migrants se trouvent donc dans une forme de situation transitoire, entre la migration saisonnière et la migration définitive qui n'est pas initialement visée.

F. Voir les recensements quinquennaux de population.

## UNE INSERTION CIRCONSTANCIELLE

Parmi les migrants qui se sédentarisent peu à peu, nombreux sont ceux à s'insérer dans les nouveaux secteurs économiques (autre que l'agriculture), en plein développement : le tourisme (domesticité...), en plein essor dans les villes balnéaires (Cannes<sup>135</sup>, Nice), ou le secteur industriel qui, bien que sous-représenté dans la région, est par exemple caractérisé par la présence des bouchonneries varoises.

L'insertion « occasionnelle » ou circonstancielle des migrants italiens dans le secteur bouchonnier est notamment visible à travers l'exemple du Piémontais Jean-Baptiste Elena, bouchonnier à Seillans dans les années 1890. Son dossier de naturalisation indique qu'il est passé par diverses localités des Basses-Alpes avant d'habiter diverses villes du littoral des Alpes-Maritimes et du Var<sup>136</sup>. Or, aucune de ces villes n'est connue pour une quelconque activité bouchonnière. Ce n'est que par la suite qu'il a exercé la profession de bouchonnier à Seillans<sup>137</sup>. En outre, son salaire est relativement faible comparé à celui d'autres étrangers recrutés pour un savoir-faire spécifique : il ne gagne que 2 francs par jour en 1893<sup>138</sup> alors que sur une période similaire (1895), Ernest Rio, né à Gênes et fils de bouchonnier catalan, gagne 3 francs par jour<sup>139</sup>. Citons aussi l'exemple de la famille Gastaldi : le père est bûcheron dès 1906 et l'épouse est sans profession. Leurs filles, Jeanne et Philomène, migrantes arrivées très jeunes en France, se retrouvent bouchonnières à Seillans cinq ans plus tard<sup>140</sup>. Cette insertion professionnelle n'est donc pas associée à un savoir-faire familial ; la migration n'a pas été programmée dans l'optique d'exercer cette profession comme c'est le cas pour les Sardes par exemple.

Parfois, la mobilité ne se fait pas uniquement et directement entre le Piémont et la Provence. Certains itinéraires le montrent bien comme celui des Piémontais Angelo Panigada et Victoria Saichini qui sont passés par Milan, lieu de naissance de leur premier enfant, tandis que les deux derniers enfants sont nés à Meggen, en Suisse<sup>141</sup>. Les parents et le premier enfant, alors âgé de 14 ans, sont tous trois bouchonniers. En 1911, ils ne sont plus présents à Seillans. On assiste bien ici à un transnationalisme lié à une mobilité vraisemblablement définie par des opportunités professionnelles. Certains migrants viennent aussi de beaucoup plus loin et notamment du Mezzogiorno (Sud de l'Italie) mais ils sont très minoritaires au sein des bouchonniers du Var. Comme cela a été évoqué précédemment, si le travail du liège est présent en Sicile, impossible de savoir à quelle catégorie appartiennent ces migrants (qualifiés ou précarisés). Dans d'autres villes, comme à Cannes, certains parcours de migrants italiens témoignent d'une mobilité importante ; parmi ceux partis du sud de l'Italie, beaucoup sont passés par de grandes villes dans leur remontée vers le nord du pays, puis la Côte d'Azur. Ces migrants du Mezzogiorno correspondent à une catégorie à la fois « hybride » ayant probablement utilisé divers modes de transport (terrestre, maritime... parfois les deux selon toute vraisemblance) pour venir en Provence, et singulière au sens où, s'ils ne représentent pas encore une majorité au sein des Italiens présents en Provence en 1906, ils font partie de la vague d'immigration massive du Mezzogiorno, engagée dès le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle et qui va véritablement « prendre le relais » des migrants italiens du Nord, en France, à partir de 1910<sup>142</sup>.

On peut mettre en avant l'existence de filières migratoires piémontaises, notamment à travers la présence de membres non-parents au sein de ménages dont les membres sont originaires du même endroit que la personne logée. Par exemple, Justine Sansamini, originaire de Chiusa di Pesio, est logée chez les Gastaldi à Seillans en 1906<sup>143</sup>.

Ainsi, au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, la présence étrangère au sein des bouchonneries du Var est globalement assez faible comparativement à la part des ouvriers employés dans l'ensemble des usines françaises mais elle n'est pas négligeable pour autant. Cette présence étrangère est composée à la fois de bouchonnier-e-s originaires de régions méditerranéennes de travail traditionnel du liège (Catalogne, Sardaigne...) et d'une main-d'œuvre dont l'insertion dans la bouchonnerie a été circonstancielle. Ces derniers effectifs peuvent aussi faire office de main-d'œuvre d'appoint. Il s'agit bien souvent de migrants héritiers des migrations saisonnières entre le Piémont et la Provence, mais pas uniquement... D'une manière générale, les raisons du départ peuvent être la recherche d'un salaire plus élevé pour un travail équivalent dans une branche professionnelle spécifique ou plus largement la recherche de meilleures conditions d'existence, parfois dans le cadre des migrations de maintien. La présence de réfugiés espagnols permet de compléter les motivations des migrants. D'un autre côté, la recherche d'une main-d'œuvre qualifiée, potentiellement détentrice d'un savoir-faire enrichissant pour les entreprises varoises, peut motiver l'organisation de la venue de travailleurs étrangers comme cela semble être le cas pour Seillans. La nécessité de recourir à une main-d'œuvre d'appoint peu qualifiée, pour répondre aux fluctuations de la demande et à la forte mécanisation de l'outillage, peut expliquer l'emploi d'effectifs étrangers précarisés et peu rémunérés. De cette manière, si la forte mobilité des travailleurs étrangers est souvent décriée, les employeurs n'hésitent pas à en tirer profit ou à la provoquer, en utilisant la force de travail étrangère comme main-d'œuvre d'appoint, plus précarisée que les travailleurs français. Cette mobilité peut aussi expliquer la quasi-amnésie qui règne quant à la présence de ces travailleurs étrangers dans les mémoires collectives comme à Seillans où ils dominaient pourtant les effectifs de la bouchonnerie Guillabert à la fin de la Belle Époque.

Enfin, si la méfiance des autorités locales vis-à-vis des travailleurs étrangers, de l'industrie en particulier, est de mise, leur présence semble la bienvenue dans les organisations syndicales d'ouvriers bouchonniers des années 1900 quoiqu'ils ne semblent pas faire partie des cadres et que l'absence de listes d'adhérents ne permette pas de cerner leur part exacte au sein de ces organisations.

## Notes

1. OLIVIER Jean-Marc, « Bouchonniers du Sud de la France. Les bouchonniers du Sud de la France et l'équilibre socio-économique des campagnes au fil du XX<sup>e</sup> siècle », dans les actes du colloque de Palafrugell, Suberaies, usines et commerçants. Passé, présent et futur du commerce du liège, 2005.
2. DESSAIN Gérard et TONDELIER Margaret, *Liège de Méditerranée*. Imprimé en Espagne par Cronion SA : Edisud/narration, 1991, p. 56.
3. POUILLADE Charles, *Liège et industrie du liège*, cité par Gérard DESSAIN et Margaret TONDELIER, *Ibid.*, p. 15.
4. DESSAIN Gérard et TONDELIER Margaret, *ibid.*, p. 8.
5. *Ibid.*, p.10.
6. ROMAGNAN Bernard, « Le liège à tout faire : l'exemple des Maures, dans Le bois, l'écorce et la sève, les artisans forestiers et l'identité des terres rurales en Méditerranée », *Le Monde alpin et rhodanien*, 2012, p. 78-93.
7. DESSAIN Gérard et TONDELIER Margaret, *ibid.*, p. 8.
8. *Ibid.*, p. 56.,
9. *Ibid.*, p. 10.
10. STROBANT Laurie, *Les bouchonneries du Var à la Belle Epoque : travail, genre et migrations transméditerranéennes*, mémoire de M2 recherche, soutenu en 2016, cote 500 J 226, A.D. Var. Annexe A concernant un client, pharmacien vosgien, de l'entreprise Guillabert de Seillans.
11. Document support ressources pédagogiques des Archives départementales du Var, Service pédagogique. « Corpus de six documents iconographiques sur la bouchonnerie dans le Var », p. 2/4.
12. LEVY-LEBOYER 1996, *Les femmes ont toujours travaillé, une histoire du travail des femmes aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, Paris : Editions Odile Jacob, 2002. Collection Histoire, p. 94.
13. STROBANT Laurie, *op. cit.*, p. 22 et 23.
14. BERNARDI Raymond, *Les métiers d'autrefois dans le département du Var*. Breil-sur-Roya : Editions du Cabri. 2004, p. 6.
15. STROBANT Laurie, *op.cit.*, p. 28.
16. NOIRIEL Gérard, *Atlas de l'immigration en France*, Paris : Autrement, 2002. Atlas/Mémoire, p. 42.
17. MILZA Pierre, *Voyage en Ritalie*, Paris : Librairie Plon, 1993, p. 82-83.
18. ROMANO Sergio, *Histoire de l'Italie du Risorgimento à nos jours*, Paris : Seuil, 1977. Points Histoire, p. 17.
19. CARPENTIER Jean et LEBRUN François, *Histoire de la Méditerranée*, Paris : Editions du Seuil, 2001. Points Histoire, p. 348.
20. SCHOR Ralph, *Histoire de l'immigration en France*, de la fin du XIX<sup>e</sup> s. à nos jours, Paris : Armand Colin/MASSON, 1996. 347 p. ; BLANC-CHALÉARD Marie-Claude, *Histoire de l'immigration*, Paris : La Découverte, 2001. Repères. 128 p.
21. MILZA Pierre, *op. cit.*
22. NOIRIEL Gérard, *Immigration, antisémitisme et racisme en France (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle) : Discours publics, humiliations privées*, Paris : Fayard, 2007. LITT.GENE. 717 p.
23. TEULIÈRES Laure, « Perdus dans le paysage ? Le cas des Italiens du sud-ouest de la France », dans *Les petites Italies dans le monde*, Marie-Claude Blanc-Chaléard, Antonio Bechelloni, Bénédicte Deschamps, Michel Dreyfus et Éric Vial (dir.). Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2007. p. 185-196.
24. HUART Jean-Luc, « Italiens et Arméniens de la Drôme (1918-1939) », *ibid.*, p. 197-210.
25. BLANC-CHALÉARD Marie-Claude, *Les Italiens dans l'est parisien, une histoire d'intégration (1880-1960)*, Rome : L'Ecole Française de Rome, 2000. Collection de l'Ecole Française de Rome - 264. 803 p.
26. RAINHORN Judith, *Des rives, des continents. Les migrants italiens à La Villette (Paris) et à East Harlem (New York) de 1880 aux années 1930. Intégration, mobilités et territoires urbains*. Thèse dirigée par M. Pinol, soutenue publiquement le 28 novembre 2001, Université de Tours - François Rabelais. 2 vol, 941 p.

27. OCHANDIANO (de) Jean-Luc, *Lyon à l'italienne : deux siècles de présence italienne dans l'agglomération lyonnaise*, Lyon : Lieux Dits, septembre 2013, 272 p.
28. KRONENBERGER Stéphane, « Passer la frontière en temps de guerre : le cas des agriculteurs italiens dans le sud-est de la France pendant la Première Guerre mondiale. ». Communication présentée lors du colloque *Terres et gens de frontières : PACA Monaco Ligurie et Piémont*, Grimaldi, Nice, Menton 14-16 décembre 2011.
29. KRONENBERGER Stéphane, « Famille et migration : société de départ et rôle des femmes dans le processus migratoire. » Communication présentée lors du colloque *Familles, individus et solidarités dans les sociétés méditerranéennes du XVI<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Tunis 7-9 juin 2007 ; KRONENBERGER Stéphane, « Italiennes sédentaires et migrantes : le rôle des femmes entre pluriactivité et reproduction familiale (1880-1920) », *Recherches Régionales, Alpes-Maritimes et contrées limitrophes*, n° 196, 2010, p. 87 à 96.
30. Citons quelques travaux récents : MOURLANE Stéphane et REGNARD Céline, *Empreintes italiennes, Marseille et sa région*, Lyon : Editions Lieux Dits, 2013. 136 p. ; GUERRY Linda, *Le genre de l'immigration et de la naturalisation*, Lyon : ENS Editions, 2013. Collection Société, Espaces, Temps. 303 p. Directeurs de la collection : Frédéric ABECASSIS, Myriam HOUSSAY-HOLZSCHUCH et Marie VOGEL.
31. Travaux de Ralph SCHOR et de ses étudiants.
32. STROBANT Laurie, *Les Italiens dans la ville de Cannes entre 1880 et 1914 : réseaux migratoires, installation et insertion socioprofessionnelle*. Mémoire de Master 1 recherche histoire moderne et contemporaine, réalisé sous la direction de Jean-Luc PINOL et soutenu en juin 2011, 136 p.
33. GASTAUT Yvan, « Ligures et Piémontais du Tonkin à Beausoleil (1880-1930) », *Les Cahiers de La Méditerranée*, n°58, *Mémoire et identité de la frontière : étude des migrations de proximité entre les provinces ligures et les Alpes-Maritimes*, juin 1999, p. 119 à 131.
34. NOIRIEL Gérard, *Longwy, immigrés et prolétaires, 1880-1980*, Paris : Presses Universitaires de France, 1984. Pratiques théoriques. 396 p.
35. CECCONI Christine, *La domesticité à Cannes à la Belle Epoque*. Mémoire de maîtrise, dirigé par Ralph SCHOR.
36. GROSJEAN Catherine, « Les Italiens dans le bâtiment lorrain (1870-1914) ». *Cahier des annales de Normandie*, vol. 31, n°1, 2001, p.115-125.
37. H. RAINERO Romain, *Les Piémontais en Provence. Aspects d'une immigration oubliée*, Nice : Serre, 2002.
38. GASTAUT Yvan, « Histoire de l'immigration en PACA au XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle ». *Revue Hommes et migrations*, n° 1278, mars-avril 2009, p. 48 à 61.
39. TALVIKKI-CHANFREAU Marie-Catherine, « Espagnols en territoires français de 1813 à 1971 : circuits ou intégration d'exilés et d'immigrés », *Mémoire(s), identité(s), marginalité(s) dans le monde occidental contemporain* (revue en ligne), 2006 ; LILLO Natacha, « L'immigration espagnole en France au XX<sup>e</sup> siècle », disponible sur le site du Musée de l'Immigration.
40. A.D. Var, 11 M 2 / 115, recensement quinquennal de population pour Draguignan, 1906.
41. *Ibid.*, exemple de Félicie Rossi, feuille numérisée 91.
42. *Ibid.*, exemple de Thérèse Rossi, feuille numérisée 92.
43. *Ibid.*, exemple de Barthelemy Griglione, feuille numérisée 64.
44. A.D. Var, 6 M 181, recensement quinquennal de population pour Draguignan, 1911. Exemple de Thérèse Fandofi, feuille numérisée 277.
45. *Ibid.*, exemple de Marguerite Draperi, feuille numérisée 230.
- 46-47. A.D. Var, E dépôt 39 / 2 I 14, Gonfaron, étrangers, Lettres du sous-préfet aux maires de Gonfaron.
48. DREYFUS-ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains espagnols en France : de la Guerre Civile à la mort de Franco*, Paris, Albin Michel, 2/1999, p. 27, cité par Marie-Catherine TALVIKKI-CHANFREAU, *op. cit.*
49. TALVIKKI-CHANFREAU Marie-Catherine, *op. cit.*
- 50-52. A.D. Var, E dépôt 39 / 2 I 14, Gonfaron, étrangers.
53. MOURLANE Stéphane et ROGNARD Céline. *Empreintes italiennes, Marseille et sa région*, Lyon : Editions Lieux Dits, 2013, p. 40.
54. *Op. cit.*, p. 41.
55. A.D. Var, 10 M 18 main-d'œuvre étrangère. 16M9 – 1, Lettre du préfet du Var au ministre de l'intérieur, datée de 1912.

56. LAMBERT Karine et PIETRI Valérie, « La route de la soie : un siècle de migrations féminines piémontaises vers les filatures de Trans-en-Provence (1830-1930) », *Cahiers de la Méditerranée*, volume 58, n° 1, 1999. p. 99-100.
57. A.D. Var, 16 M 9 – 1, *ibid.*
58. GASTAUT Yvan, *op. cit.*, p.50.
59. OLIVIER Jean-Marc, *op. cit.*
60. SCHOR Ralph, *op. cit.*, p. 19.
61. Voir par exemple le recensement quinquennal de population de La Garde-Freinet de 1896.
62. A.D. Var, E dépôt 39 / 2 I 14, Gonfaron, étrangers.
63. A.D. Var, 6 M 345, Recensement quinquennal de Seillans de 1906, p. 3 et recensement quinquennal de Seillans de 1911, p. 2.
64. A.D. Var, 11 M 2 / 146, Recensement quinquennal de population de La Garde-Freinet, 1901, p. 31.
65. *Ibid.*, p. 24.
66. A.D. Var, 6 M 211, Recensement quinquennal de population de La Garde-Freinet, 1911, p. 2.
67. STROBANT Laurie, « La position complexe des nourrices italiennes du sud-est de la France à la Belle Epoque : l'exemple des Alpes-Maritimes et du Var », *Recherches régionales et contrées limitrophes*, n°209, 2015, p. 59-61.
68. Registre d'état civil de La Garde-Freinet, actes de naissances, année 1873, acte n° 50.
69. *Ibid.*, Actes de mariages, année 1912, acte n° 1.
70. A.D. Var, 11 M 2 / 145, Recensement quinquennal de population de La Garde-Freinet, 1891, p. 42.
71. SCHOR Ralph, *op. cit.*, p. 19.
72. A.D. Var, 11 M 2 / 280, Recensement quinquennal de population de Seillans, 1901, p. 16.
73. A.D. Var, 11 M 2 / 280, Recensement quinquennal de population de Seillans, 1906, p. 21.
74. D'après les recensements quinquennaux de population de 1906.
75. D'après les recensements quinquennaux de population de Seillans.
76. D'après les recensements quinquennaux de population.
77. Loi du 26 juin 1889, articles 3, 8 et 9. Voir article « Nationalité\_histoire.pdf » issu du site internet institutionnel « Vie-publique.fr ». Disponible à l'adresse : [www.vie-publique.fr/documents-vp/nationalite\\_histoire.pdf](http://www.vie-publique.fr/documents-vp/nationalite_histoire.pdf).
78. PONTY Janine, *L'immigration dans les textes, France 1789-2002*, Paris : Editions Belin, 2004. Belin Sup Histoire, p. 75.
79. Registre d'état civil de La Garde-Freinet, année 1912, Actes de mariages, acte n° 1.
80. A.D. Var, 11 M 2 / 145, Recensement quinquennal de population, La Garde-Freinet, 1891, p. 42.
81. A.D. Var, 11 M 2 / 146, Recensement quinquennal de population, La Garde-Freinet, 1896, p. 35 et acte de naissance d'Eugène Bertrand, dans le registre d'état Civil de La Garde-Freinet, 1879, acte n° 20.
82. A.D. Var, 11 M 2 / 146, Recensement quinquennal de population, La Garde -Freinet, 1906, p. 26.
83. *Ibid.*, p. 33 et registre d'état civil de La Garde-Freinet, 1896, acte de naissance n° 1.
84. A.D. Var, 11 M 2 / 146, Recensement quinquennal de population de La Garde-Freinet de 1906 et registre d'état civil de La Garde-Freinet, 887, acte de naissance n° 9.
85. A.D. Var, 11 M 2 / 146, Recensement quinquennal de population de La Garde-Freinet de 1906, p. 38, et registre d'état civil de La Garde Freinet, année 1903, acte de mariage n° 15.
86. A.D. Var, 10 M 27, livret de syndiqué.
87. A.D. Var, 10 M 28.
88. A.D. Var, 10 M 28, Les Mayons à la Seyne.
89. MARGOT Philippe, « Du chêne-liège au bouchon », [en ligne]. Disponible à l'adresse : <http://www.cepdivin.org/?p=669>.
90. DESSAIN Gérard et TONDELIER Margaret, *op. cit.*, p. 12.
91. A.C. de Seillans, Registre d'immatriculation d'étrangers, fiche n° 162.
92. *Ibid.*, fiche n° 93.
93. CARPENTIER Jean et LEBRUN François, *op. cit.*, p. 348.

94. A.D. Var, Sous-série 6 M 484, Dossier de naturalisation n° 8830X98 de Jean Goïbas.
95. IA.D. Var, Sous-série 6 M 484, Dossier de naturalisation n° 5634X07 de Joseph Vermiglio.
96. OLIVIER Jean-Marc, *op. cit.*
97. STROBANT Laurie, *Les bouchonneries du Var à la Belle Epoque : travail, genre et migrations transmédi-terranéennes*, *op. cit.*, p. 49.
98. FAIDUTTI-RUDOLPH Anne-Marie. *L'immigration italienne dans le Sud-est de la France*, Gap : Editions Ophrys. Imprimerie Louis-Jean. Dépôt légal 166, 1964. 300 p. Etudes et travaux de « Méditerranée », revue géographique des pays méditerranéens, p. 89.
99. LE LANNOU M. , « La production et le commerce du liège en Italie », *Annales de Géographie*, Vol. 45, n° 257, p. 535.
100. STROBANT Laurie, *Les Italiens dans la ville de Cannes entre 1880 et 1914 : réseaux migratoires, installation et insertion socioprofessionnelle*, *op. cit.*, p. 25.
101. POMPONI Francis, « Les Lucchesi en Corse », *Etudes Corses*, n° 75, décembre 2012, p. 79.
102. A.C. de Seillans, Registre d'immatriculation d'étrangers.
103. A.C. de Seillans, Registre d'immatriculation d'étrangers, fiche n° 104.
104. A.C. de Seillans, Registre d'immatriculation d'étrangers, fiche n° 105.
105. A.C. de Seillans, Registre d'immatriculation d'étrangers, fiche n° 117.
106. BÉZIAT Bruno. *L'épopée du bouchon de liège, du chêne à la bouteille, ce petit rien qui change tout*, Journal Sud-Ouest, Les e-books du quotidien [en ligne]. Disponible à l'adresse : [vjn.sudouest.com/Bouchon.pdf](http://vjn.sudouest.com/Bouchon.pdf)
107. LE LANNOU M., *op. cit.* p. 535.
108. A.D. Var, 11 M 2 / 146, Recensement quinquennal de population de La Garde-Freinet, 1906, p. 3.
109. *Ibid.*, p. 23.
110. A.D. Var, 11 M 2 / 146, Recensements quinquennaux de population de La Garde-Freinet de 1896, 1906 et 1911.
111. LAMBERT Karine et PIETRI Valérie, « La route de la soie : un siècle de migrations féminines piémontaises vers les filatures de Trans-en-Provence (1830-1930) », *Cahiers de la Méditerranée*, volume 58, n° 1, 1999. p. 99-100.
112. SCHOR Ralph, *op. cit.*, p. 20.
113. A.D. Var, sous-série 6 M 482, dossier de naturalisation n° 6698X93 de Jean-Baptiste Elena.
114. A.D. Var, 11 M 2 / 280, Recensement quinquennal de population de Seillans, 1906, p. 21.
115. *Ibid.*, 1911, p. 22.
116. *Ibid.*, 1906, p. 6.
117. A.D. Var, 11 M 2 / 146, Recensement quinquennal de population de La Garde-Freinet, 1906, ensemble du recensement.
118. A.D. Var, 11 M 2 / 280, Recensement quinquennal de population de Seillans, 1906, p. 6.
119. NOIRIEL Gérard, *Atlas de l'immigration en France*, Paris : Autrement, 2002. Atlas/Mémoire. p. 29.
120. GUERRY Linda, *Le genre de l'immigration et de la naturalisation*, Lyon : ENS Editions, 2013. Collection Société, Espaces, Temps, p. 91.
121. OLIVIER Jean-Marc, *op. cit.*
122. SCHWEITZER Sylvie, *op. cit.*, p. 195.
123. *Ibid.*, p. 195-196.
124. NOIRIEL Gérard, *Atlas de l'immigration en France*, Paris : Autrement, 2002. Atlas/Mémoire. p. 28.
125. SCHOR Ralph, *op. cit.*, p. 20.
126. GASTAUT Yvan, « Histoire de l'immigration en PACA au XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle », *Hommes et migrations*, n° 1278, mars-avril 2009, p. 48-61.
127. NORIEL Gérard, *Immigration, antisémitisme et racisme en France (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle) : discours publics, humiliations privées*, Paris : Fayard, 2007. LITT.GENE, p. 37.
128. D'après FONTAINE Laurence, *Histoire du colportage en Europe, XI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Albin Michel, 1993, cité par Gérard NOIRIEL, *ibid.*, p. 37.

129. NOIRIEL Gérard, *Immigration, antisémitisme et racisme, op. cit.*, p. 37.
130. FAIDUTTI-RUDOLPH Anne-Marie, *op. cit.*, p. 153-154.
131. ROSENTAL Paul-André, « Maintien/rupture : un nouveau couple pour l'analyse des migrations », *Annales E.S.C.*, novembre-décembre 1990, p. 1403-1431, cité par Stéphane KONENBERGER, « Italiennes sédentaires et migrantes : le rôle des femmes entre pluriactivité et reproduction familiale (1880-1920) ». *Recherches Régionales, Alpes-Maritimes et contrées limitrophes*, n° 196, 2010.
132. KRONENBERGER Stéphane, « Italiennes sédentaires et migrantes : le rôle des femmes entre pluriactivité et reproduction familiale (1880-1920) », *Recherches Régionales, Alpes-Maritimes et contrées limitrophes*, n° 196, 2010, p. 2.
133. A.D. Var, 11 M 2 / 280, Recensement quinquennal de population de Seillans, 1906, p. 27.
134. SCHOR Ralph, *op. cit.*, p.23.
135. STROBANT Laurie, *Les Italiens dans la ville de Cannes entre 1880 et 1914 : réseaux migratoires, installation et insertion socioprofessionnelle, op. cit.*, p. 16.
136. A.D. Var, sous-série 6 M 482, dossier de naturalisation n° 6698X93 de Jean-Baptiste Elena.
137. *Ibid.*, et A.D. Var, 11 M 2 / 280, recensements quinquennaux de population, Seillans, comme celui de 1901, p. 20 et celui de 1896, p. 25.
138. A.D. Var, sous-série 6 M 482, dossier de naturalisation n° 6698X93 de Jean-Baptiste Elena.
139. A.D. Var, sous-série 6 M 487, dossier de naturalisation n° 8767X95 d'Ernest Rio.
140. A.D. Var, 11 M 2 / 280, Recensement quinquennal de population de Seillans, 1911.
141. *Ibid.*, 1906.
142. CLAUDE Gérard, *Migrations en Méditerranée*, Paris : Ellipses, 2002. Collection Carrefours, p. 39.
143. A.D. Var, 11 M 2 / 280, Recensement quinquennal de population de Seillans, 1906.

## Conservatoire du Patrimoine du Freinet

Le Conservatoire du Patrimoine du Freinet a pour mission de valoriser le patrimoine naturel, historique et traditionnel du massif des Maures. C'est une association loi 1901 qui réunit les compétences de scientifiques, de guides et d'animateurs d'horizons différents, pour offrir aux visiteurs plusieurs regards sur notre patrimoine.

Nous présentons des expositions permanentes et organisons des visites accompagnées, des animations et ateliers pédagogiques, des chantiers de restauration du patrimoine rural, des ateliers de paléographie. Nous éditons une revue scientifique annuelle : *Freinet, pays des Maures*.

L'actualité du Conservatoire est à retrouver sur notre site : [www.conservatoiredufreinet.org](http://www.conservatoiredufreinet.org)

### LIVRES

**E. SAUZE et P. SÉNAC**

*Un pays provençal, le Freinet de l'an mille au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle. 12 €.*

**X. RAYMOND**

*Le Cercle des Travailleurs de La Garde-Freinet. 10 €.*

### REVUE DU FREINET

*Les articles des revues 1 à 12 sont téléchargeables gratuitement sur notre site internet*

#### NUMÉRO 1. 2000. 10 €

- G. DAURIS. Les stations néolithiques du plateau de Saint-Clément à La Garde-Freinet.
- E. SAUZE. Aux origines de La Garde-Freinet: l'«Actes d'habitation» du 6 juin 1394.
- B. ROMAGNAN. Le moulin de Vaissel : un moulin communal de La Garde-Freinet au XVI<sup>e</sup> siècle. État des recherches.
- E. SAUZE. Les ex-voto de Notre-Dame de Miremer.
- A. GIRAUD. Autour de la Fontaine-Vieille : un règlement municipal en 1775.
- A. GIRAUD. Un pays minier à La Garde-Freinet et au Plan-de-la-Tour.
- E. FAUSSILLON. La vie dans le bourg de La Garde-Freinet, 1808-1841.
- G. ROCCHIA. Jacques Mathieu de La Garde-Freinet : des barricades à l'exil.

#### NUMÉRO 2. 2001. 10 €

##### L'insurrection de 1851

M. AGULHON. Préface.

##### Articles

- G. ROCCHIA. Rappel des événements.
- R. ROUX. La formation de la colonne insurrectionnelle de Saint-Tropez à La Garde-Freinet.
- A. GIRAUD. La République en chantant : à propos de la Cougourdo et de la Ferigoulo.
- R. FARGE. Coup de chapeau à Léon Sénéquier.

##### Témoignages

Transcription de témoignages direct des événements :

- L'expédition de Léopold Niepce à La Garde-Freinet.

- Rapport d'Hippolyte Maille, juge de Paix à Grimaud.
- Lettre circulaire du Duc de Morny, ministre de l'Intérieur.
- Récit d'un prisonnier gardois des insurgés, par Alphonse Voiron dans *Le Toulonnais*, 12 janvier 1852.
- Témoignage de Mireille Courchet-Vendel, descendante de Timothée Sénéquier, un insurgé gardois.
- Interrogatoires de Césarine-Joséphine Icard, épouse de Joseph Ferrier, charron à Grimaud.

##### Documents

- Liste des insurgés de La Garde-Freinet.
- Liste des insurgés des autres communes du golfe.
- Chanson: Mers-El-Kebir.

#### NUMÉRO 3. 2002. 10 €

- E. SAUZE. La chapelle Saint-Jean de La Garde-Freinet.
- B. ROMAGNAN. La chapelle Notre-Dame-l'Annonciade de Cavalaire.
- B. ROMAGNAN. Datations nouvelles des édifices religieux de Saint-Tropez.
- A. GIRAUD. Quand un village se met en scène. L'arrivée de saint Martin et de saint Pierre au Plan-de-la-Tour sous la Restauration.
- C. YVER. Le Daguerrotypage de La Garde-Freinet, entre tradition et modernité.
- L. COUILLAUD-PAVLIDIS, L. PAVLIDIS. À la rencontre d'une garnison au siècle des Lumières, les invalides de la citadelle de Saint-Tropez.
- E. VIEUX. Du sardinal au trémail, évolution de la pêche artisanale à Saint-Tropez. Ethnologie d'une communauté de pêcheurs face aux changements de son environnement.
- R. FARGE. Coup de chapeau à Alfred Max et Pierre Foncin.
- N. LEYDIER. L'art du foudrier.

**NUMÉRO 4. 2003. 10 €**

- E. SAUZE. Cavalairer au Moyen Âge.
- B. ROMAGNAN. À quoi servait l'augue sur la presqu'île de Saint-Tropez du XVII<sup>e</sup> au début du XX<sup>e</sup> siècle ?
- A. GIRAUD. À propos d'un personnage de la geste de Maurin des Maures : Maître Pin, aubergiste au Plan-de-la-Tour, une nouvelle inédite de Jean Aicard.
- E. VIEUX. Une rixe à la chapelle Notre-Dame de la Queste de Grimaud.
- H. RIBOT. Le castrum médiéval de Sainte-Madeleine à la Môle, nouvelles recherches.
- D. HUIN. Les Maures, une nature africaine.
- A. GIRAUD. Le bail en métayage d'un «ménage» du pays des Maures en 1900.
- J. BORTOT. Découverte le temps d'un inventaire : la bibliothèque d'un honnête homme du XIX<sup>e</sup> siècle, Émile Ollivier (1825-1913).

**NUMÉRO 5. 2004. 10 €**

Un tableau de la Vierge à l'Enfant entre sainte Jeanne de France et saint Bernard, dans l'église paroissiale Saint-Clément à La Garde-Freinet (Var) :

- E. SAUZE. Une oeuvre insolite.
- F. VIGLIANI. La restauration du tableau.
- B. ROMAGNAN. La chapelle Notre-Dame/Notre-Dame-de-Lorette à Saint-Tropez (Var).
- A. GIRAUD. Les prémices de la Révolution à La Garde-Freinet : un curé «progressiste» combat le fanatisme de ses propres paroissiens.
- L. PAVLIDIS. Les Tropicains et la guerre de Crimée (1854-1856), de la reconnaissance à l'oubli.
- R. FARGE. Coup de chapeau à ces Gardois dont on a peu parlé.
- E. PLATELET. D'un paysage actuel des Maures à la reconstitution d'un paléoenvironnement : exemple de la dépression permienne de Hyères à Fréjus (Var).
- D. HUIN, D. ROMBAUT et A. CATARD. Les mares et les ruisseaux temporaires dans les Maures.
- C. ESPIGUES. Château Minuty : une chapelle privée en terre gassinoise (Var).
- A. FALCONNET. Les viviers romains des Sardinaux (Sainte-Maxime) et de la Gaillarde (Roquebrune-sur-Argens).
- M.-P. BERTHET. Activités minières et métallurgiques dans le massif des Maures.
- F. VIALA. Le Rayol-Canadel-sur-Mer, Naissance d'une station balnéaire dans son paysage.
- A. GIRAUD. Notes de linguistique et d'anthropologie varoise : à propos de quelques termes relevés dans les ouvrages de Léon Sénéquier.

**NUMÉRO 6. 2005-2006. 10 €**

- E. SAUZE. Le phénomène castral dans le massif des Maures.
- R. VASSEUR. San-Luen au Muy.
- E. PLATELET. Le volcanisme dans le massif des Maures.
- D. HUIN. Le retour des grands rapaces dans les Maures.
- A. GIRAUD. Fêtes populaires d'autrefois : la Saint Éloi vue par deux poètes, un «blanc» et un «rouge»: Hippolyte Maquan et Jean Aicard.
- A. GIRAUD. Fêtes d'autrefois : le jugement de Caramentran à la fin du Carnaval de La Garde-Freinet en 1966.
- A. GIRAUD. Le certificat de civisme délivré par la société populaire de La Garde-Freinet.

**NUMÉRO 7. 2007. 10 €**

- L. PAVLIDIS. De Saint-Tropez à Sumatra, heurs et malheurs du trois-mâts Luminy (1836-1854).
- M. FAVIER. L'Annonciade, de la chapelle au musée : un destin hors du commun.
- E. VIEUX. «Nous voulons la route» Un siècle de revendication des Grimaudois.
- J.-P. JONCHERAY. Sous la mer entre Maures et Estérel, quatre épaves gallo-romaines chargées de céramique dont deux énigmatiques «pipettes».
- Association Alpha. Le facsimilé du Dolmen de Gaoutabry : le projet fou d'une bande de copains.
- A. JOYEUX. Typologie et particularités du cortège amphibien du massif des Maures.
- R. GARROUSTE. La Diane, un papillon des zones humides méditerranéennes qui mérite d'être protégé plus efficacement.
- E. PLATELET. Sols et roches de la plaine et du massif des Maures : l'éveil au regard géologique.

**NUMÉRO 8. 2008-2009. 10 €**

La chapelle Notre-Dame de la Queste à Grimaud. Piété et sociabilité.

- A. BENEDETTO. Un élément incontournable du patrimoine local.
- E. SAUZE. La chapelle Notre-Dame de la Queste.
- B. ROMAGNAN. La chapelle Notre-Dame de la Queste, lieu de culte et de sociabilité.
- E. VIEUX. La statue de Notre-Dame de la Queste et la procession.
- E. VIEUX. Une rixe à la chapelle Notre-Dame de la Queste de Grimaud.

**NUMÉRO 9. 2010-2011. 10 €**

- B. ROMAGNAN. Les trois ex-voto de l'attaque des Espagnols.
- F. D'AGAY. Les fiefs de La Garde-Freinet et La Moure aux Temps modernes
- D. FAGET. La dernière madrague à thons de Saint-Tropez : la madrague des Canebiers (1876-1882).
- L. BOUDINOT. L'apiculture à La Garde-Freinet et dans le massif des Maures de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle.

**NUMÉRO 10. 2012-2013. 10 €**

- F. MOTHE. Les dolmens du massif des Maures.
- E. SAUZE. Aux origines du Plan-de-la-Tour : la tour du Plan.
- A. GIRAUD. Document. Corsaires du roi en Provence. Lettre de course d'un capitaine de Bormes en 1678.
- E. SAUZE. Miettes d'histoire.

**NUMÉRO 11. 2014-2015. 10 €**

- E. SAUZE. L'église Saint-Clément de La Garde-Freinet.
- A. GIRAUD. Les Varois durant la Grande Guerre : l'oeuvre d'Assistance aux Convalescents Militaires (ACM).
- M. TOUMA. L'aire de dépiquage des Moulins (La Garde-Freinet, Var).
- E. VIEUX. Le *Latitude* 43.

**NUMÉRO 12. 2016. 10 €**

- F. SALDUCCI. De l'amour à la mort : l'affaire Périer à Saint-Tropez (1761-1766).
- G. ROCCHIA. Pourquoi Napoléon 1er devait-il traverser La Garde-Freinet et pourquoi ne l'a-t-il pas fait ?
- N. EL ALAOUTI. Technologie sans artefact, propos sur l'écorçage du chêne-liège en France.
- E. SAUZE. Incendies de forêt à La Garde-Freinet en 1745 : une pratique coutumière.
- B. ROMAGNAN. Le ribérage dans les terroirs du Freinet (XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle).

Ce volume :

Lectures, relectures :

les auteurs et le comité de lecture.

Merci à toutes celles et ceux qui auront pris soin  
de la préparation et la fabrication de ce volume.

Secrétariat d'édition :

Laurent Boudinot et Laura Mirante.

Mise en page, montage :

Laurent Boudinot et Laura Mirante.

Impression :

Riccobono - Le Muy.

Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 2017.

ISBN : 978-2-9555625-2-9

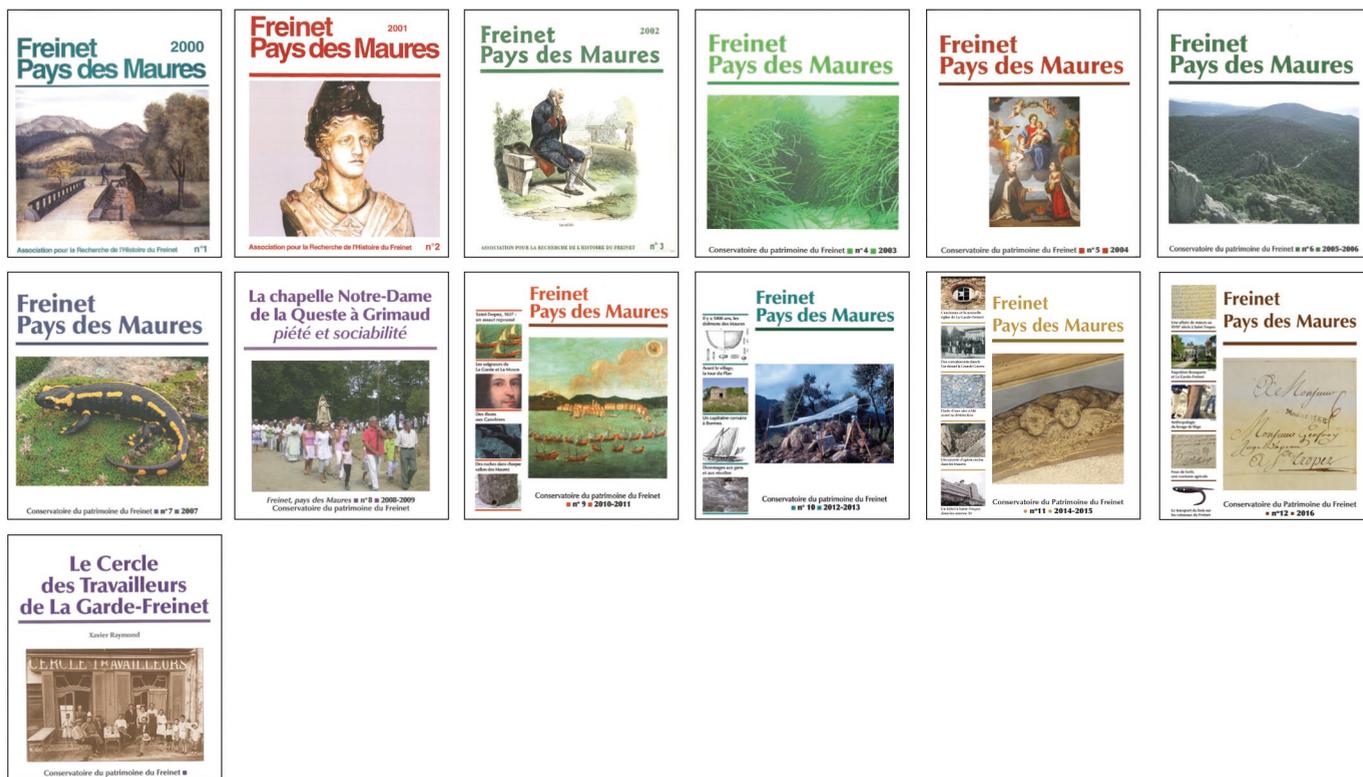
EAN : 9782955562529

# Freinet, pays des Maures ■ n° 13 ■ 2017

Vivre sur le castrum du Fort-Freinet : le témoignage des objets métalliques.

Les ouvriers étrangers dans l'industrie du liège varoise au tournant du XX<sup>e</sup> siècle : entre savoir-faire recherché et précarité.

Un « lion rugissant » : Joseph-Madelon de Cuers, coseigneur justicier de Cogolin (1764-1789).



Conservatoire du Patrimoine du Freinet  
Chapelle Saint-Jean, 83680 La Garde-Freinet

Tél. 04 94 43 08 57 - Fax 09 70 06 50 07

e-mail : [cpatfreinet@orange.fr](mailto:cpatfreinet@orange.fr)

[www.conservatoiredufreinet.org](http://www.conservatoiredufreinet.org)